



- " DEUX RUSSES " -

Nos ralliements à la France Libre étaient toujours individuels.

*Aussi, quand nous devons nous situer les uns ou les autres,
nous parlions toujours de notre point de départ.*

*Voilà pour nos enfants et nos petits-enfants, l'histoire de deux
Français, qui n'ont jamais douté de la France*

et qui resterons toujours pour leurs amis Français Libres :

" Les Russes ".



René BRIQUET et Albert AMELIN



JEAN GUGENHEIM
INGENIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES
Villepreux - Village
SAINT-AUBIN-DE-MEDOC
3160 SAINT-MÉDARD-EN-JALLES
TEL (56) 05.27.78

Saint-Aubin de Medoc, le 17 Mai 1990

Cher ami,

Notre camarade, René BRIGUET,
avait commencé ses mémoires, la mort a
interrumpu cette rédaction; mais j'ai eu
le chance de pouvoir le faire terminer par
un ami, camarade d'évasion d'Allemagne
de René BRIGUET.

Voici donc une nouvelle histoire de
la Sege de Français Libre et d'un artiste
du 1er R.A.

Très amicalement.



MAI 1940 - DEPORTES VERS L'ALLEMAGNE

Il devait être très tôt. Peut-être 4 heures du matin; à travers les fentes du wagon le jour commençait à poindre. Nous étions dans ce wagon depuis trois jours, un bon wagon à bestiaux, où les Allemands nous avaient entassés à 80; pourtant ce wagon était français, sur les côtés on pouvait lire : "Hommes 40 - Chevaux en long 8", mais nous étions quatre-vingt.

Au départ, nous ne savions pas la destination, pas même le temps, où nous serions là-dedans. Nous nous étions entassés comme aux heures de pointe dans le métro ; hélas nous n'étions pas dans le métro et depuis trois semaines nous traînions nos godillots dans des contrées que nous n'avions jamais vues, les longs rubans des routes nous avaient paru interminables, tout au long nous avions laissé des camarades, les moins résistants avec le ventre creux, harassés, fourbus, ils étaient tombés dans le fossé. Nous ne pouvions pas nous arrêter, car les sentinelles, avec leur baïonnette, ou la crosse de leur fusil, étaient là dirigeant ce troupeau, qui avait du mal à avancer.

Au fil des jours depuis le 28 Mai à Loos, près de Lille, nous faisons partis de ce troupeau, qui avait été l'Armée Française, sales, mal coiffés, pas rasés, les traits tirés, les uns abattus, les autres avec encore un peu de fierté devant le vainqueur ; nous avons marché le jour; la nuit, un champ, quelquefois une prairie nous recevait pour dormir ; nous faisons nos besoins comme des bêtes presque sur place, car toujours les sentinelles étaient là. Il y avait les ordres de s'asseoir, de se coucher, mais nous ne pouvions pas marcher, sinon !! !

La Belgique avait été traversée. Mais la population des agglomérations n'avait pas le droit de nous approcher et pourtant tous ces braves gens, les larmes coulant sur leurs joues, plus malheureux que nous-mêmes vidaient leur garde-manger et nous jetaient par leurs fenêtres tout ce qui pouvait être mangé. Je ne sais si vous pouvez vous représenter les bousculades, qui pouvaient se produire, les coudes dont il fallait jouer, les sauts, qu'il fallait faire par-dessus la mêlée pour arriver à attraper un morceau de pain, qui quelque fois avait été disputé comme un ballon de rugby dans une mêlée.

La Belgique traversée, la Hollande apparut à Maastricht. Nous n'étions pas les premiers à passer, car déjà le service de ravitaillement était organisé. Dans la traversée de la ville, même élan vers nous de tous les Hollandais. Je me souviens de cette jeune fille, qui marchait à côté de moi, elle parlait français, elle avait des mots d'espoir, elle croyait encore il ne fallait pas se décourager, cela ne pouvait pas durer, tout allait s'organiser et la victoire changerait de camp. Elle avait marché assez longtemps près de moi, au moment de me quitter, elle me dit ne rien avoir à me donner, qu'elle était désolée, puis mettant la main dans sa poche, elle sortit un petit mouchoir : "*C'est tout ce que j'ai sur moi, prenez-le.*" Ce n'était rien et pourtant le désir de donner quelque chose se reflétait dans ce geste, dont le souvenir m'est resté même après tant d'années.

C'est à la sortie de la ville, les faubourgs passés, que nous avons vu l'organisation du ravitaillement. En bordure de la route, des lessiveuses avec soit de l'eau, soit de la limonade, étaient disposées tous les dix mètres environ, dans l'espace entre les lessiveuses, des tas de pain, la colonne passait, nous n'avions qu'à nous servir, à manger et à boire, mais hélas nos anges gardiens ne le voyaient pas de la même façon que nous ; aussi bien vite se monte la contre-offensive, un peloton cycliste d'Allemands arrive et leur travail va consister à culbuter les lessiveuses et à éparpiller à grands coups de bottes les tas de pains ; d'autres plus raffinés dans l'art d'être cruel de commencer à nous montrer leurs vrais visages de bourreau, piétinant les tas de pain, riant du bon tour qu'ils nous faisaient; ce jour-là plus d'un prisonnier comprit que la vie ne serait peut-être pas si facile que nous le pensions ; nous avons sauvé notre peau sous les bombardements de stukas, la guerre était finie pour nous, mais nous allions apprendre à vivre comme des esclaves sous la volonté du vainqueur. La discipline, que nous n'avions pas acceptée, nous allions la subir sous la contrainte, les Allemands allaient nous apprendre à courir, à être au garde-à-vous sur les rangs, à rester immobiles dans les baraques du Stalag, quand un officier entrait dans les dit& baraques ; oui, ils allaient-nous discipliner sans savoir parler notre langue et notas sans connaître l'allemand.

La route continuait, nous défilions devant les lessiveuses vides, la terre s'était déjà abreuver du précieux liquide, à voir cette tache sombre sur le sol, nous n'en avons que plus soif ; le pain plein de sable était quand même ramassé et mangé avec le crissement du sable dans les dents et, les mâchoires serrées, plus d'un prisonnier a prononcé les mots de "fumier, et de salopard" à cette horde de fanatiques.

Les kilomètres succédaient aux kilomètres et il fallait bien qu'un jour nous arrivions en Allemagne ; alors finis les morceaux de pain, finis les encouragements : le climat change, nous n'avons pas vu la frontière, mais pas besoin pour savoir, car les visages rencontrés sont hostiles, haineux, jusqu'au gosse, à qui on a dû faire la leçon et qui nous lance des pierres ; eux aussi nous lancent des noms, qui ne sont certainement pas des noms d'oiseaux mais qu'importe, nous ne comprenons pas.

Nous avons été embarqués dans ce train, dans ce wagon, Hommes 40, Chevaux en long 8 ; nous sommes fourbus, entassés à 80 ; les premières heures sont pénibles, nous ne pouvons pas nous asseoir. La nuit va venir, il faut s'organiser : une moitié se tassera autant qu'elle le pourra, l'autre essaiera de se recroqueviller sur le plancher pour pouvoir passer la moitié de la nuit, ensuite ce sera l'autre partie qui prendra la place.

Personne ne dit mot sur cette organisation, elle est bonne, c'est la meilleure ; mais pour la mettre à exécution, cela n'est pas le plus facile, que de jurons, des jurons de troupiers, des jurons d'hommes, à qui on a tout enlevé, la liberté et aussi la dignité. Il y a ceux qui ne veulent pas comprendre et qui mettent une mauvaise volonté apparente.

Enfin après tous ces jurons, ces grognements, l'organisation se fait et dans le wagon on retrouve la moitié debout, l'autre moitié tassée les uns contre les autres, impossible de bouger ; l'autre moitié s'était accroupie tant bien que mal, plutôt mal que bien, et la nuit allait commencer. Quelles pensées pouvaient avoir tous ces hommes, ils savaient qu'ils étaient là entassés, qu'ils ne mangeraient pas, qu'ils dormiraient une partie de la nuit debout, à quoi pensaient-ils, à leur village, à leur foyer, à leur femme, aux enfants? Pensaient-ils que ce cauchemar ne pourrait pas durer? Non cela ne pouvait pas durer ; nous étions vaincus certes, mais nos vainqueurs sauraient certainement se comporter en hommes, pour l'instant, ils étaient pris par le besoin de la guerre, elle n'était pas finie pour eux, elle continuait, il fallait patienter, oui il fallait patienter ; et le temps était long, très long, le jour ne finissait pas, on aurait dit qu'il ne voulait pas mourir. Pourtant lui savait que dans quelques heures il retrouverait sa force, il reviendrait pour donner à la nature, aux arbres, aux fleurs la joie de vivre, mais que le temps était long debout dans ce wagon, debout à somnoler. Enfin tout arrive même la fin de la nuit et pendant trois jours et quatre nuits nous sommes restés ainsi; nous avons eu droit à deux arrêts pendant le jour pour nos besoins et aussi à un morceau de pain.

La quatrième nuit, très tôt les freins grincent, chocs des tampons et puis immobilité, un silence après le bruit sourd du roulement et le bruit que font les roues à l'intersection des rails. Un silence, que seule la respiration des gens qui dorment, empêche d'être grand. Mais que sont ces rumeurs, ces voix gutturales qui ont l'air de donner des ordres; des pas sourds de gens qui courent et puis des portes qui s'ouvrent, des braillements que nous ne comprenons pas, et une brute monte dans le wagon, non ce n'est pas une brute, c'est un forcené, une sorte de fou évadé d'un asile, il vocifère des "*los, schnell*", il donne des coups de pieds partout, à la main il a une cravache, les coups pleuvent, les premiers vers la porte sautent car il n'y a pas de quai, mais dans le wagon quelle bousculade et le forcené, qui tape, tape tant qu'il peut ; comme réveil nous sommes servis, ce n'est pas le moment de s'étirer en baillant ; il faut ramasser son maigre baluchon et sauter par la porte, vers laquelle tout le monde se précipite, si bien que ceux qui tombent en sautant en reçoivent un autre sur le dos et bientôt c'est un tas humain, qui essaie de se dépêtrer comme il peut et toujours ça saute à terre, il y a là aussi le service d'accueil, sorti de la même usine à fabriquer les mêmes brutes que le forcené du wagon. Il faut se mettre en rang par quatre, complètement abasourdi par les vociférations et les coups, qui tombent toujours enfin nous y voici par quatre et dans les autres wagons la même scène, la même bousculade se produit car les mêmes coups tombent. Quand le train est vide, la colonne est formée; nous nous mettons-en marche Cela est dur-, nous sommes rouillés, depuis trois jours nous n'avons pas bougé, mais il faut marcher, pas très fiers, mais nous marchons.

PRISONNIERS EN ALLEMAGNE

Au faite d'une petite côte, nous découvrons la vallée et aussi le camp : les baraques sont alignées, il y en a beaucoup, car le camp paraît immense, et tout autour les barbelés, les miradors avec leurs sentinelles et leurs mitrailleuses. Pour être bien gardés ; nous serons bien gardés ; et aussi un monument rond en briques, nous saurons par la suite que c'est le tombeau du Maréchal Hidenburg, nous sommes sur le plateau de Tannenberg. Nous sommes installés dans les baraques, cela nous semble bon après les trois semaines passées à se traîner le long des routes et surtout le souvenir de ce train infernal avec son entassement et son bout de pain. Ici est-ce la sécurité? Nous n'en savons rien ; il y a déjà du monde dans ce camp, qui d'ailleurs est divisé par des barbelés. Les anciens interrogent, d'où venez-vous, où avez-vous été faits prisonniers, avez-vous des nouvelles ?

Dans ce camp il y aura beaucoup de choses, les fouilles, car il ne faut pas avoir d'argent, pas d'appareils photographique, pour les montres, il y a longtemps que nous en avons été débarrassés. Il y aura les cheveux coupés à ras, l'immatriculation, tous les jours nous serons occupés à une chose ou à une autre. A chaque fouille, pour garder ce que l'on avait sauvé de la tourmente, il fallait quelque/fois faire des prouesses, ainsi cet appareil photographique qui appartenait à ma femme et que je lui avais pris pour faire quelques photos de villégiature pendant la drôle de guerre ; il fallait bien avoir une photo des copains, des gens, chez qui nous avons trouvé un lit pour dormir, enfin des souvenirs.

Donc dans les fouilles, il fallait cacher cet appareil...Lors de de la première fouille, cela a été le plus compliqué, nous étions sur cinq rangs ;avec un camarade, je me trouvais au premier rang, mais les cinq rangs étaient fouillés ensemble, comment faire pour sauver cet appareil: devant moi, la baraque des cuisines à une dizaine de mètres, entre la baraque et moi un assez gros tas de charbon et noir et l'appareil est noir, alors tant pis on verra bien la suite et un regard à droite, un regard à gauche, pas d'yeux braqués sur moi et hop! L'appareil atterrit sur le tas de charbon à environ cinq mètres. La fouille terminée, il fallait le reprendre, mon camarade DONBON est à côté de moi, il a une idée derrière la tête. "Laisse-moi faire », me dit-il.

Je le vois rouler son maigre baluchon comme un gros ballon et il le tient sous son bras. Quand nos gardiens commencent à vouloir nous faire avancer, ce gros ballon s'échappe et roule par terre, il se précipite pour le ramasser mais dans sa précipitation, très maladroite, au moment de le prendre avec ses mains, son pied, avancé plus loin que ses mains, donne un coup à ce ballon, qui roule jusqu'au tas de charbon, Dondon se précipite, courbé en deux, cueille son baluchon d'une main, de l'autre cueille l'appareil et le revoilà en deux enjambées dans les rangs, tenant l'appareil et son baluchon sur le ventre.

DONDON est agile comme un singe, n'est-il pas gardien de but d'une équipe de football et c'est déjà lui, qui, en Belgique, quand des gens nous jetaient du pain, dans une détente, sautait plus haut que tout le monde. Nous étions cinq camarades, qui, grâce à lui, avions presque tous les jours du pain : le soir, il nous disait:

-"Qu'est-ce qu'ils ont tiré comme corners".

L'esprit foot lui revenait avec ce morceau de pain lancé d'une fenêtre du premier étage, comme un corner il fallait une belle détente pour sauter par-dessus les autres.

Lors des fouilles suivantes j'avais trouvé un moyen, comme on nous tâtait quelles poches, j'avais mis une corde à même la peau comme ceinture, avec un bout qui pendait devant et un bout, qui pendait derrière : j'accrochais l'appareil entre mes jambes, c'était gênant mais ne durait pas très longtemps.

Un jour, on nous réunit en convoi, nous partons au travail, mais vers où allons-nous être emmenés ? La gare, le train, les wagons à bestiaux, le même cinéma, enfin nous voici arrivés dans une petite ville.

Nos sentinelles nous conduisent sur la place du marché et là comme du bétail nous allons être distribués.

Nous sommes restés cinq camarades de la batterie et tous les cinq nous serons dans un groupe de trente pour la ville elle-même. Nos nouvelles sentinelles nous emmènent dans la maison, qui a été aménagée pour recevoir: un dortoir de 15 lits à étage et un réfectoire. A peine installés, nouvelles distributions pour le travail, les civils allemands venant nous tâter, des yeux et des mains, pour ne pas être volés sur la marchandise, pour le travail, que nous aurons à faire.

Je pense que les marchés d'esclaves devaient se passer très certainement de la même façon. Mais ayant vu des marchés de bestiaux en France, cela se comparait, l'acheteur éventuel faisait d'abord le tour de la bête; en regardant bien tous les aspects et puis avec la main, il la tâte de la tête à la queue.

Je me suis retrouvé dans un groupe de 4, dont deux camarades, DONDON et ROBERT, je ne connaissais pas le quatrième. Notre nouveau patron, intermédiaire d'un interprète, nous fit savoir que nous devrions être prêts pour le travail le lendemain matin à 7 heures.

Le lendemain à 7 heures, après avoir eu un morceau de pain et un ersatz de café, nous sommes prêts pour partir au travail. Nous sommes tourmentés, car nous ne savons pas quel genre d'occupation nous allons avoir ; enfin le sergent allemand, qui a la liste des patrons et des employés, nous appelle ; nous nous trouvons devant un allemand d'environ cinquante à soixante ans.

Au premier abord, il a l'air d'avoir une bonne tête, il nous prend en charge, ce n'est pas le même que celui de la veille, pas le même que celui qui nous avait choisi; et nous voilà partis, mais pas en débandade, par deux sans marcher au pas ; notre homme marche sur le trottoir et nous sur la chaussée ; nous allons à la sortie de la ville, nous ne sommes pas logés au centre mais dans les faubourgs, çà et là quelques maisons mais c'est déjà la campagne. Nous marchons environ un kilomètre et nous nous trouvons devant un chantier en construction; le bâtiment assez important, n'est pas achevé, il a déjà deux étages faits et cela a l'air de continuer, derrière une prairie en pente, rée à gauche par quelques petites maisons avec jardin, à droite des bâtiments, un genre de ferme avec une mare asséchée mais assez profonde, au fond une cité de petits pavillons.

Dans cette prairie, il y a des rails, un wagonnet, des travaux en cours pour niveler cette prairie, c'est-à-dire pour qu'elle soit plate au lieu d'être en pente. Notre Allemand nous fait comprendre que c'est une école qui sera construite et que la prairie sera le stade ; il nous explique que notre travail va se passer sur le stade, nous continuerons le nivellement.

Dans une baraque, où il y a du matériel, il nous procure deux pelles et deux pioches et au travail deux pelles et deux pioches pour charger le wagonnet : quand il est plein, il faut le pousser et aller le vider dans la mare pour la combler.

Les jours passent, avec un beau temps, du soleil chaud; nous sommes arrivés à savoir où nous nous trouvions, c'est une petite ville prise sur le couloir de Dantzig, ce couloir qui nous a valu d'être là. Nous ne pouvons pas dire que nous sommes malheureux; nous avons fait connaissance des gens, qui habitent autour du stade; une vieille est venue essayer de nous parler mais cela est difficile; son jardin donne sur le stade, elle a une haie de framboisiers, dont les framboises sont mures à point. En douce, nous en avons mangées, peut-être nous a-t-elle vu en chaparder, aussi elle nous fait comprendre que, si nous aimons les framboises, nous pouvons les manger, ce qui fut fait.

La femme de la ferme, d'une cinquantaine d'années, nous avait également dit bonjour plusieurs fois, donc pas hostile ; son père, vieux Prussien, nous disait également bonjour et, au fil des jours quelques mots ; il essayait aussi de converser mais c'était toujours difficile; nous apprenions quelques mots d'allemand mais pas assez pour faire des phrases.

Un jour la fermière vint et engagea la conversation, nous répondions par des mots avec des gestes. Elle nous demanda si nous pouvions écrire chez nous, nous lui faisons comprendre, que nous avons écrit une lettre, une seule; elle nous demanda, si nous étions assez nourris et là nous nous tapions sur le ventre, nous serrions notre ceinture et de la tête nous faisons signe que non. Le lendemain matin, à neuf heures, elle vint vers nous, tenant une cuvette en émail de 4 à 5 litres environ ; arrivée près de nous, elle déposa la cuvette et nous fit signe de manger. La cuvette était pleine de pommes de terre coupées en tranches, accommodées de petits morceaux d'oignon et de crème avec du lait.

Depuis trois mois que nous avons le ventre creux, car ce que nous touchions au Kommando était insuffisant pour satisfaire nos appétits d'homme en pleine force. Elle nous regardait manger avec nos doigts, mais pas sûrement avec délicatesse en savourant; et elle paraissait heureuse dans ses yeux, dans son sourire, un peu triste, elle parlait, nous faisant comprendre, qu'elle avait un fils qui était dans l'aviation et prisonnier en Angleterre, il lui avait écrit mais elle aurait bien voulu, s'il avait faim, que des civils lui donnent à manger, les larmes lui venaient aux yeux, mauvaise chose que la guerre, pas bonne la guerre.

Si nous avions parlé allemand, nous lui aurions dit, que nous aussi nous étions bien placés pour savoir que la guerre n'est pas bonne, que nous aussi nous avons une mère, une épouse, qui attendaient, avec tout le chagrin que cela comporte.

Un jour, le vieux paysan demanda à notre Allemand de nous faire scier un arbre près de la mare ; cet arbre était assez gros, notre Allemand nous apporta une scie passe-partout et nous voilà en train de scier deux à chaque bout de la scie, deux qui regardent, de temps en temps on change et finalement nous eûmes raison de l'arbre, qui gisait étendu avec sa ramure. Le vieux prussien s'approcha des verres dans une main, dans l'autre une bouteille; il disait : "*Gut, Gut, Frankreich wein*". Ce jour-là nous avons bu une bouteille de Bordeaux.

Un matin vers neuf heures, un manche de pioche de pioche se trouva cassé ; nous avertîmes notre Allemand, qui était le contremaître, il avait l'air ennuyé de ce manche cassé; il nous fit comprendre, qu'il n'aurait un nouveau manche que le lendemain ; ce jour-là, nous ne fûmes que trois à travailler, le quatrième regardant. Quelques jours plus tard, un manche de pioche se trouva cassé volontairement cette fois. Même répétition que la fois précédente, le nouveau manche le lendemain. Nous avons trouvé la faille dans le système allemand, 2 fois par semaine un manche de pioche se cassait, mais quelquefois que d'efforts pour le casser.

Notre patron, la cinquantaine, venait, tous les samedis, voir le chantier; il venait en tenue du parti, bottes, culotte de cheval et chemise brune avec la croix gammée sur le bras gauche et sur la tête la casquette Il se portait assez bien, assez grand, un peu gonflé, avec une petite brioche, mais malgré cela il se tenait bien droit. Il ne nous approchait jamais, il parlait avec le contremaître de son chantier sans doute. Aussi le matin même, nous avons demandé au contremaître si nous ne pouvions pas avoir du pain ; au bout de quatre jours, ce fut la fille du patron, qui apporta un pain. Comme son père, elle ne nous approcha pas, elle donna le pain au contremaître. Cela nous donna de la hardiesse et nous demandâmes du tabac. Le samedi suivant, le patron vint avec un paquet, enveloppé dans du papier journal ; il le donna au contremaître pour les prisonniers : nous pensions à notre tabac et nous ouvrîmes le paquet ; oui, c'était bien notre tabac, mais le patron n'avait pas dû le payer bien cher ; il avait dû ramasser tous les cendriers de toutes les brasseries du patelin, car son paquet n'était que des bouts de cigares.

Tous les samedis après-midi également, nous voyons défiler les Jeunesses Hitlériennes, sac au dos, chantant et marchant au pas, tous ces jeunes embrigadés par le parti s'en allaient camper, ils avaient de 8 à 15 ans.

Dans cette ville, où les gens faisaient assez bon ménage avec nous, les autres ne pouvaient pas nous voir; nous étions comme des pestiférés, des esclaves, des vaincus et ils nous le faisaient voir. Par exemple ce lieutenant, qui commandait sans doute l'ensemble des sentinelles du secteur, lorsqu'il rencontrait en ville un prisonnier, qui marchait sur le trottoir, le faisait venir à lui et de sa cravache, en vociférant, le cravachait sur les joues ; nous n'avions pas droit au trottoir et nous devions marcher sur la chaussée : nous étions astreints à saluer les officiers et les sous-officiers.

Et les jours passaient. Début août arriva, il faisait chaud, mes trois compagnons et moi-même travaillions torse nu, sans chapeau, le crâne rasé, si bien qu'un beau matin je me réveillai avec le front et le crâne tout enflés : je fus consultant, le "toubib" en me voyant m'exempta de travail. Je ne souffrais pas, mais quelle tête ; l'enflure descendit sur les yeux, puis sur le nez et sur la bouche .J' étais vraiment affreux, le docteur avait dit de surveiller mes jambes, si elles n'enflaient pas. Au bout de trois ou quatre jours, les autorités décidèrent de me renvoyer au Stalag.

Le retour au Stalag ne m'enchantait pas, car il y avait beaucoup de discipline, la nourriture n'était pas très abondante et surtout je quittais mes camarades ; j'allais me retrouver seul, il faudrait faire de nouvelles amitiés et cela est assez difficile même dans le malheur.

Je ne restai pas longtemps au Stalag. En arrivant j'avais passé une visite médicale avec un docteur français, qui m'avait donné un mois de repos mais aucun traitement ; d'ailleurs l'enflure avait presque complètement disparu ; j'étais dans une baraque où il n'y avait pas de faveur pour les malades. Il fallait se lever à 5 heures, être une bonne demi-heure sur les rangs, avant que ne se fasse l'appel, aussi je me promettais bien ne pas rester longtemps ; une idée commençait à germer dans ma tête et tous les jours cela prenait des proportions de plus en plus grandes. Ma tête était occupée une partie du jour et le soir avant de m'endormir par cette idée : m'évader. Mais du Stalag, ce n'était guère possible ou alors il fallait monter une opération assez longue, être plusieurs compères, même bien étudié s'évader d'un Stalag demande des moyens assez importants, tandis que dans un kommando de travail, la chose était plus facile.

En camp de travail

Donc une dizaine de jours après mon retour au Stalag, toute la baraque se trouve rassemblée pour un départ au travail ; j'aurais pu faire valoir mon mois de repos, je n'en fis rien, je me mis sur les rangs et partis pour une destination inconnue.

Nous arrivâmes à destination, notre camp se trouvait en plein bois ; nous étions 330 prisonniers, partis dans 10 baraques avec un nombre imposant de sentinelles : le camp était militaire, gardé par des militaires, discipline militaire, gamelle militaire, tout était comme dans l'armée ; nous nous trouvions incorporés dans l'armée allemande, mais non pas en égal mais comme inférieur; on nous faisait voir que nous étions vraiment les vaincus. ; je ne puis situer ce camp, mais le lendemain quand nous partîmes au travail avec pelles et pioches sur l'épaule nous prîmes un sentier qui nous mena hors du bois. Nous découvrîmes que nous ne devions pas très très loin de la frontière car nous allions recouvrir de sable des ouvrages en béton armé. Un peu plus loin un camp de travail de jeunesse allemande de 18 à 20 ans, ces jeunes devaient creuser une sorte de fossé anti-char ; nous avons vu la manière de travailler, un train de wagonnets, voie de 60, arrivait un coup de sifflet et les jeunes Allemands se mettaient à charger le train wagonnet par wagonnet. Quand le chef, qui commandait, jugeait les wagonnets pleins, un coup de sifflet, tout le monde s'arrêtait, un autre train arrivait, coup de sifflet et ainsi de suite; tous ces jeunes travaillaient vraiment comme des robots, comme des automates, un coup de sifflet, ils chargeaient, un coup de sifflet, ils s'arrêtaient comme des machines, nous étions loin de faire le même rendement.

Dans ce Kommando, il ne fallait pas être malade, l'officier nous avait averti : « *beaucoup de travail, beaucoup manger, pas de travail, pas manger* ». Vraiment ce n'était pas la bonne planque. Deux jours après notre arrivée, le chef de camp français nous annonce qu'il faut vingt prisonniers pour aller travailler autre part ; il demande des volontaires, les trois cent trente sont volontaires, comme nous sommes logés dans 10 baraques, on tire au sort, 2 par baraque : la chance me sourit, mon nom sort du calot : oh, main innocente, par ce geste tu vas me lancer dans une grande aventure.

Donc le lendemain, départ, nous sommes vingt volontaires, désignés par le sort; nous marchons jusqu'à une station de chemin de fer, mais ce n'est pas la grande ligne, non, c'est une voie de 90, un train est là, on nous fait monter dedans et nous voilà partis avec nos sentinelles.

Le train roule, il traverse quelques villages, mais ne s'arrête pas. Ce train de lignes secondaires avec ses wagons sans portières, ses sièges, plutôt ses bancs de bois, le bruit de ses roues sur les rails et la locomotive qui s'époumone dans des jets de vapeur, ce tortillard, qui passe à travers champs et à travers bois, nous rend plein d'allégresse. Si le costume vert des sentinelles n'était pas visible, nous nous croirions en vacances ; depuis que nous sommes prisonniers, c'est aussi la première fois que nous ne sommes pas dans des wagons à bestiaux ; pour nous ce train est un rapide avec wagon Pullman.

EN KOMMANDO EN POLOGNE

Dans l'après-midi, nous arrivons dans une ville, le train s'arrête, les sentinelles descendent et nous font signe que nous pouvons descendre également ; nous n'étions pas à

terre depuis quatre minutes, que les gens du village sortent de leur maison et avancent avec précaution vers nous, arrivés à une trentaine de mètres, hésitent, font demi-tour en courant et rentrent dans les maisons. Ils en ressortent avec tout ce qui peut être disponible dans ce village; ce sont des gens qui se précipitent vers nous pour voir quelque chose qu'ils n'ont jamais vu : des prisonniers français. Comme une traînée de poudre la nouvelle a fait le tour du pays, femmes, enfants sont là, quelques hommes âgés aussi, alors nous comprenons que nous sommes en Pologne. Toutes et tous veulent nous approcher, car tous n'ont pas les mains vides, mais les sentinelles montent la garde, quelques coups de crosse de fusil, cela ne suffit pas, les sentinelles vont être débordés, alors l'officier tire deux coups de revolver en l'air; au bruit des détonations, la foule s'arrête, elle nous parle, nous ne comprenons pas et puis un gosse, deux, cinq, dix, vingt, combien je n'en sais rien, se précipitent en courant vers nous ; les sentinelles sont débordées par ces gosses et tous ont quelque chose dans les mains, qui des concombres salés, qui des pommes de terre en robe des champs cuites du pain, enfin ce que les femmes avaient sous la main et qui pouvait se manger. Les gosses nous donnent ce qu'ils ont dans les mains, sautent dans les wagons, descendent à l'opposé et toujours en courant s'enfuient.

Cela n'a pas duré très longtemps, les adultes sont arrivés à ce qu'ils voulaient; nous donner à manger. Ils sont là maintenant un peu calmés, des larmes coulent sur leurs joues, ils regardent ces Français et à travers eux la France, qui est entrée en guerre pour les défendre et qui a été vaincue comme eux. Ils nous regardent car dans ces femmes, il n'y en a pas une, qui n'ait un fils, un époux, un frère, prisonnier ou mort : quand reverront-ils ceux qui sont encore vivants, comment ces femmes qui ont des enfants pourront-elles les faire vivre, car elles ne doivent pas avoir grand-chose et pourtant elles ont joué la solidarité, je suis sûr qu'elles devront se priver pour ce qu'elles nous ont donné.

Le train repart mais l'allégresse d'avant n'y est plus ; ces femmes, ces gosses, ce village, dont je ne sais pas le nom, nous ont montré, que nous étions tous vaincus.

Nous voici installés dans notre nouveau Kommando, une maison carrée comportant un rez-de-chaussée et un 1er étage; on rentre dans la maison par derrière, nous avons le côté droit et nous sommes logés au rez-de-chaussée, 3 pièces, une ancienne cuisine, le fourneau ; cette pièce donne sur le derrière de la maison, deux autres pièces qui servent de chambres avec deux fenêtres donnant sur la rue : nous sommes dix par chambre avec 5 lits à étage, un grand poêle maçonné dans le mur du plancher jusqu'au plafond ; cela semble indiquer que les hivers doivent être rudes.

Au rez-de-chaussée, côté gauche, ce sont nos gardes ; ils sont six, un adjudant et 4 simples soldats. Le 1er étage est occupé par une famille polonaise, le mari 40 ans environ, la femme à peu près du même âge et une fillette de 10 ans.

La maison possède un jardin, une cinquantaine de mètres en profondeur et vingt mètres de large ; l'entrée, en venant de la rue est sur le côté, où logent les sentinelles, tout

le terrain est clos par une palissade de planches de 2 mètres de haut. Tout au fond du jardin une baraque en planche ; dans cette baraque, une tranchée de 1 mètre cinquante de profondeur ; sur le bord de la tranchée, à environ 60 cm de haut un chevron maintenu par des piquets et ses bouts cloués dans les planches de la baraque, voilà les W.C., nous pouvons y aller 4 ou 5 à la fois ; quelquefois, des conversations-se sont engagées dans ce salon improvisé.

A la suite de l'entrée venant de la rue, quelques petits bâtiments, resserre à bois, buanderie dans le premier avec un clapier, une roulante de l'armée a été amenée, cela nous sert de cuisine. On ma qualité de charcutier, je suis désigné par l'adjudant allemand comme "cuistot" ; hélas, je n'aurai pas beaucoup de talents culinaires à mettre en valeur, car les menus seront peu variés: des pommes de terre et de l'orge, un peu de viande, la viande sera coupée en petits cubes et mélangée avec les pommes de terre ou l'orge. Nous sommes deux prisonniers à rester au Kommando, un qui fait les corvées, balaye les chambres, range et fait également le ménage chez les Allemands. Les autre font divers travaux ; nous étions dans un village polonais avec une gare de chemin de fer, aussi arrivaient du charbon, de la paille, des barques à monter pour cette gare.

Le lendemain de notre arrivée, deux Allemands et quatre prisonniers partirent avec une charrette à bras ; ils revinrent dans l'après-midi chargés de victuailles. Nos camarades nous contèrent leur voyage: ils étaient allés à la ville, assez importante, distante de 5 kilomètres environ, quand les Polonais reconnurent des prisonniers Français. Ce qui s'était passé la veille dans la gare avec le train se reproduisit, les Polonais et les Polonaises apportèrent quelque chose, des ouvriers en train de réparer des toitures sifflaient la Marseillaise, ils furent accueillis comme des héros; s'ils étaient entrés en libérateurs, l'enthousiasme aurait été le même ; ce soir-là le menu fut très amélioré, car les Allemands se montrèrent bons princes, ils laissèrent tout aux Français.

Nous étions arrivés un mercredi, le dimanche après-midi, alors que chacun essayait de passer le temps comme il pouvait, il y en a qui racontaient leur vie en France, parlaient de leur femme ; sur les vingt, la moitié seulement devait être mariée, les autres des jeunes de la classe 37, mais de tous, je ne crois pas qu'il y en avait qui avaient des enfants. Les autres sommeillaient, quand des bruits, des rires jeunes, des voix gaies nous firent regarder par les fenêtres donnant sur la rue : des jeunes filles étaient en train de rire avec les Allemands elles ne les approchaient pas trop près, mais elles ne paraissaient pas farouches. Quand un prisonnier, rentrant des W.C., nous dit: "*les gars, venez voir*»... : une jeune fille devait être montée sur quelque chose ou quelqu'un lui faisait la courte échelle, car elle dépassait le faîte de la palissade, elle faisait des signes, un doigt sur la bouche, donc pas de bruit, pour que venions vers elle, tous quatre allèrent à ce rendez-vous inattendu ; presque arrivés, elle leur tendit un panier chargé, en vitesse ils le prirent , un deuxième panier prit le même chemin, elle fit comprendre de rendre les paniers, ceux-ci furent vidés en vitesse dans la maison et rendus dans les temps les plus courts ; un petit chemin, à une vingtaine de mètres, longeait

la palissade et les jeunes filles, car elles étaient quatre, revinrent vers le chemin, de là sur la route.

Pendant tout ce temps, qui fut court, mais dans ces cas, toujours trop long, les autres jeunes filles virevoltaient autour des Allemands, dès qu'elles aperçurent les autres qui revenaient sur la route, elles commencèrent à s'éloigner toujours en riant, sans nul doute du bon tour qu'elles venaient de leur jouer ; mission accomplie le commando avait réussi. Elles en étaient fières et nous encore une fois, grâce aux Polonais, notre menu serait amélioré, mais nous étions aussi électrisés par ce courage que nous montraient ces jeunes filles, et nous nous permîmes d'être fiers envers nos gardiens, de leur montrer : que nous avons été battus mais que nous ne courbions pas la tête ! Le coq gaulois allait lancer son cocorico et ce soir-là, après la soupe nous chantâmes tous en chœur "*Jeanne la Lorraine*".

Le temps passa, nous n'étions pas trop mal, les gardiens assez coulants, il n'y avait pas trop de discipline, la nourriture était très variée mais assez abondante pour ne pas avoir faim.

Nous pouvions dire bonjour, bonsoir enfin quelques mots au ménage Polonais qui habitait la maison, jamais les Allemands ne nous l'interdirent, quelquefois l'un de nous jouait même au ballon avec la petite fille.

Nous apprîmes que la frontière de la Pologne occupée par les Russes n'était pas loin, car nous étions en Pologne occupée par les Allemands. L'idée d'évasion me revint, peut-être cela serait possible, il fallait bien se repérer et commencer la préparation. Je tâtais quelques camarades à ce sujet, ceux que je croyais susceptibles de m'écouter, pour voir leurs réactions ; tous ceux-là qui j'en parlais, ne furent pas contre, sans beaucoup de chaleur, mais peut-être l'idée ferait son chemin.

Le froid vint, la neige aussi ; nous avons allumé nos poêles. Le charbon ne manquait pas, quand les prisonniers déchargeaient un wagon de charbon et cela arrivait assez souvent. En rentrant le soir, chacun portait un bloc de charbon, il y en a qui pesaient de 10 à 15 kilos, les Allemands laissaient faire, eux-mêmes en profitaient.

Le 25 Novembre, notre adjudant nous rassembla, il avait un journal allemand à la main ; par l'intermédiaire de l'interprète, il nous montre la page du journal, où il y avait la photo de LAVAL et de Von RIBBENTROP se serrant la main, il nous dit Laval et Ribbentrop se sont rencontrés, demain notre Führer rencontre votre Maréchal, tout va bien, dans un mois vous serez chez vous ; je crois que dans ces paroles il était sincère et nous-même sur-le-champ nous y crûmes.

Toute la semaine qui suivit, attentivement, nous suivions la lecture du journal allemand, "fauché" à nos sentinelles, un prisonnier parlait et écrivait couramment l'allemand, lorsque l'interprète ne lisait pas, donc tous les soirs ; il cherchait s'il y avait

quelques articles se rapportant à l'entrevue de Montoire et si un accord sur les prisonniers était intervenu. Hélas, jour après jour, aucun article et l'espoir petit à petit disparut.

Mais par la lecture des journaux, nous avons appris qu'un général Français était à Londres et continuait la lutte; nous savions que l'Angleterre tenait toujours et ça dans le ciel noir de fin 1940, c'était la petite lueur vacillante d'une bougie.

Le 1er Novembre 1940 vers 6h30 le matin, grand brouhaha à l'extérieur sur la rue, il fait noir, des camions sont là et avec les phares nous distinguons des silhouettes, la Gestapo, et puis des civils commencent à arriver, la Gestapo les font monter dans les camions, des camions découverts et il gèle à -10°, ce sont tous les Polonais du petit village, ils ont eu un quart d'heure pour préparer un maigre baluchon, s'habiller et se mettre une couverture sur le dos; nous apprendrons par la suite qu'ils sont emmenés dans le protectorat. Le ménage polonais de notre maison ne fut pas inquiété. Ce matin-là, je fis de l'ersatz de café, le cœur bien lourd en pensant à tous ces hommes, ces femmes, ces enfants, qui partaient vers l'inconnu, pleins d'incertitude.

La journée fut morose, au repas de midi, chacun ne parla guère, tous pensaient à ces pauvres gens. Le repas terminé, la sentinelle de service vint me trouver, c'était un homme de 45 ans, et un matin alors qu'il m'avait réveillé pour préparer le café, comme il faisait froid, il était rentré dans le local où se trouvait la roulante et en entrant il m'avait présenté les armes à la Française, avec le peu de connaissance de la langue allemande que je savais, je lui avais fait la remarque que cela n'était pas très allemand, il m'avait répondu : "*Moi pas allemand, Sudète*". Il avait été intégré dans l'armée allemande, puisqu'Hitler avait annexé la Tchécoslovaquie ; ce Sudète était bien brave et jamais aucun des prisonniers n'eut à se plaindre même d'un geste déplacé de ce Sudète. Ainsi, il vint me trouver et m'expliqua que la Gestapo avait emmené les gens mais avait laissé tous les animaux; le village était fait de petites fermettes, assez pauvres avec une ou deux vaches, quelques cochons et des poules. Dans son idée, il avait repéré un cochon dans une étable. Etant charcutier et moi aussi, il me proposait que le soir même nous abattions ce cochon tous les deux.

Cela valait la peine, car moi je ne risquais pas grand-chose, si nous étions pris, car j'étais aux ordres des Allemands. Je réfléchis quelques minutes pour lui donner mon accord, mais à une condition : avoir une part pour les prisonniers ; il me donna son accord, ajoutant qu'il n'avait jamais pensé garder tout pour lui. Rendez-vous fut pris pour 20h 30; il fallait que pour cette heure, je maintienne la roulante pleine d'eau bouillante ; l'heure arriva, tout était prêt et nous voilà partis chercher ce cochon, il faisait nuit noire, il avait une lampe électrique et nous voici dans l'étable. Il avait apporté une corde pour attacher une patte de derrière et nous voilà repartis, mais ce n'est pas facile de faire avancer un cochon, il voulait toujours aller dans une autre direction, que celle où nous voulions aller ; heureusement nous n'étions pas très loin et l'un poussant par la queue et l'autre tirant par les oreilles, nous finîmes par arriver tous les trois dans notre local cuisine. Tout se passa très vite, le cochon fut assommé, puis saigné, échaudé, attaché sur une échelle, l'échelle mise debout. Le cochon fut vidé, les

boyaux lavés, découpé en quartiers, qui furent pendus dans le grenier de la maison ; tout fut lavé, rangé et le local était comme si rien ne s'était passé, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain matin il vint me réveiller pour préparer le café. Quand je fus habillé, il m'expliqua que la Gestapo avait peut-être compté les bêtes, alors il fallait en remettre une dans cette étable; il savait où il y en avait d'autres: nous partîmes, il faisait très froid, nous arrivâmes à l'étable, où il avait repéré une mère avec ses petits. Nous en prîmes un, que nous allâmes mettre dans l'étable de celui que nous avions tué. Il n'y eut pas d'embêtements au sujet de ce cochon. Mais je me suis toujours demandé comment la Gestapo avait compté les cochons : celui que nous avions tué était un beau cochon de 120 kilos environ et nous l'avions remplacé dans l'étable car un petit goret de quinze, vingt kilos. La Gestapo a dû penser que lorsque les cochons ne mangent pas, ils maigrissent très vite et perdent beaucoup de poids...

De toute façon, nous mangeâmes du rôti de porc et nous eûmes beaucoup de lard pour accommoder les pommes de terre et l'orge. Quelques jours plus tard, la même sentinelle me fit savoir qu'il restait dans les poulaillers beaucoup de poules qui n'avaient pas été ramassées ; donc il voulait faire une opération poules le soir. Vers six heures, nous voilà partis quatre prisonniers, chacun avec un sac et l'Allemand avec sa torche électrique. Au premier poulailler, un coup de torche, les poules étaient là, perchées, endormies ; la porte refermée, nous commençons une moisson de poules dans nos sacs. Un deuxième poulailler fut visité, l'Allemand jugeant que dans nos sacs il y en avait assez, nous revînmes à la maison.

Les Allemands les comptèrent, il y en avait trente-deux ; ils nous dirent de leur tordre le cou et de les plumer. Quand ils furent partis, les quatre qui avions fait le commando, nous déshabillâmes, nous sortîmes de dessous nos vestes et nos capotes chacun 5 poules, ce qui en faisait vingt et pourtant nous ne nous étions pas donné le mot. Comme les autres, elles furent tuées, plumées mais il fallait les cacher : le meilleur frigidaire, la meilleure planque, où les Allemands n'allaient jamais, c'étaient nos W.C.

La sentinelle nous donna cinq poules, donc nous avions de la viande pour quelques repas.

La gare de ce petit village était devenue, avec des baraquements qui avaient été montés, une intendance militaire ; les troupes en garnison venaient se ravitailler là et toujours au mois de Novembre, qui fut fertile en rebondissement heureux pour nous.

Le commandement allemand de l'intendance demanda dix prisonniers pour remplacer les Allemands qui servaient dans cette intendance : motif, ils envoyaient des colis à leur famille et pour ce fait, ils furent renvoyés dans des unités de combat.

Nous prîmes notre service vers le 10 Novembre, je fus désigné comme boucher en ma qualité de charcutier et dans les vingt, j'étais le seul. Le travail consistait à servir les unités allemandes de la région. La boucherie se trouvait dans les sous-sols de la maison de la gare ; les bureaux de l'intendance étaient au rez-de-chaussée. Des préposés à l'ordinaire, après être passés aux bureaux, descendaient à la boucherie où nous étions deux, Pierre et moi-même : Pierre était représentant en essence, mais il n'y avait pas besoin de grandes connaissances pour le découpage ; nous les servions d'après leurs bons, tant de kilos de boeuf, tant de kilos de saucisses, de boudin, de pâté de foie,...etc. Le bœuf était découpé à la hache sur un gros billot, un sergent Allemand nous commandait. Il y avait aussi du porc mais en moindre quantité, il se trouvait loin des regards dans une deuxième pièce. Le sergent nous avait dit: « *le porc, c'est pour mes copains, je vous les ferai connaître.* »

Le soir du premier jour, chacun donna son impression. il y en avait un à la crémierie, si l'on peut dire, il se trouvait à côté de la boucherie et servait beurre, margarine, marmelade et du fromage. Deux autres se trouvaient à l'épicerie, c'est-à-dire l'ersatz de café, mais aussi, pour les officiers, du vrai café, du café noir, comme ils disaient, des lentilles, des haricots, des cigarettes, etc. Les cinq autres étaient au fourrage, à la paille et à l'avoine, car toutes les unités étaient hippomobiles.

Donc ce premier soir, nous discutâmes déjà, comment nous pourrions faire pour faucher ce que l'on pourrait. Nous servions les unités deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Les sergents de l'intendance venaient nous chercher à 8 heures, ils étaient trois, un pour les bouchers et le crémier, un pour les épiciers, un pour ceux de la paille et du fourrage; ils nous ramenaient à midi et revenaient nous chercher à 13h.30. Jusqu'à 16h30, l'après-midi nous faisons du rangement et du nettoyage. Ce fut Albert de l'épicerie qui, le premier, trouva une idée géniale. La deuxième fois, que nous servions les Allemands, Albert servit trois kilos de café, il en mit une poignée dans sa poche et le midi, il nous montra sa prise tout fier de sa poignée de café. Mais, dit-il, ce n'est pas beaucoup, aussi en trouant les poches on pourrait en mettre beaucoup plus, oui, car nous avons tous le pantalon long de l'armée française, serré juste au-dessus de la chaussure par une petite bande ; en trouant les poches tout tombait dans le pantalon, qui était retenu par cette bande, qui faisait office de fermeture. L'idée était trouvée, nous allions devenir une succursale de l'intendance.

Albert et son collègue, tous les jours où ils servaient, mettaient dans leurs poches trouées des cigarettes, du café, des lentilles, des haricots enfin tout ce qu'ils pouvaient et le midi en rentrant, ils se mettaient sur un journal, défaisaient leurs bandes et tout tombait sur le journal : tout était ensuite vivement planqué jusqu'au soir. A cinq heures le soir, les Allemands nous enfermaient, donc plus de surveillance ; eux-mêmes, à cette heure-là mangeaient et il n'y avait plus de sentinelles à l'extérieur. Alors sur la table, nous nous mettions à trier tout ce qui avait été rapporté à midi; nous mettions le café avec le café, les lentilles avec les lentilles, les haricots avec les haricots et les paquets de cigarettes. Nous eûmes de temps en temps des menus variés.

Pour la viande, tout se passa de la même façon, mais nous préparions les morceaux et nous les mettions au dernier moment dans notre pantalon; nous mangeâmes des biftecks, des entrecôtes, du faux-filet et même du filet. Pour le prix, que nous payions, il valait mieux prendre de bons morceaux; mais pour ce faire, nous avons dû trafiquer la bascule, car le sergent allemand nous avait dit : "*Attention, de ne pas vous tromper, tous les samedis il me faut mon compte, c'est-à-dire tant de kilos reçus. Tant distribués.*" et la différence devait être là le samedi. La bascule, dont nous nous servions pour peser, était une bascule au dixième, alors sous le plateau nous avons enfoncé à moitié un clou que nous avons recourbé et nous avons pendu par son anneau un poids de 200 gr. en fonte, aussi quand nous faisons une pesée; nous avons 2 kg de viande pour nous. Nous avons établis nos besoins, plus deux ou trois pesées pour le sergent, pour qu'il ait son compte, ensuite nous enlevions le poids. Les unités prenaient jusqu'à 150 à 200 kg, donc sur un poids pareil, 2 kg ne pouvaient pas beaucoup se voir.

Donc tout marchait bien et à la boucherie nous étions heureux, comme les autres d'ailleurs, que ce soit nous, qui servions les Allemands : combien de fois certains se sont abaissés à demander à des prisonniers un morceau de boudin ou de pâté pour un paquet de cigarettes, nous disions non d'un air offensé ; des cigarettes, notre Régie fonctionnait bien et nous en avions suffisamment; mais malgré tout nous avons nos têtes, des hommes, qui avaient fait la guerre de 14 et qui se retrouvaient là, les amis de notre sergent, mais les pesées étaient moins importantes et nous ne pouvions pas comme sur la viande mettre notre poids, mais nous nous sommes toujours débrouillés pour avoir notre compte en fin de semaine. Un jour, je dis au sergent allemand avec des paroles mais aussi des gestes, que j'avais des poux et comme à la crèmerie il y avait des seaux de marmelade vides, et aussi des pleins, prenant un seau de marmelade vide, qui avait une contenance de 10 kg, je lui fis comprendre, que si je pouvais avoir ce seau, je ferai bouillir mes affaires et ainsi les poux et leurs œufs seraient détruits, ce qu'il comprit très bien ; je lui demandai, avec sa permission, d'emporter un seau "*Oui, oui*" me répondit-il .Devant lui je pris un seau vide et le posai dans un coin. A midi, quand il vint nous chercher, pour nous reconduire à la maison, d'un geste je lui indiquai mon seau, qui n'avait pas bougé de place : "*Oui, oui. Prends*». Je pris le seau et nous quittâmes les locaux de l'intendance ; nous marchions tous les quatre sur la même ligne, je m'étais mis à l'extrémité opposée à celle du sergent. Car le seau n'était pas vide dans la matinée je l'avais remplacé par un plein et il ne fallait surtout pas, qu'il s'aperçoive que ce seau avait l'air bien lourd, mais Pierre se chargea de lui faire la conversation et tout se passa très bien.

Projets d'évasion

Ainsi pendant quelque temps, les prisonniers purent terminer le repas avec un dessert de marmelade, ce n'était pas une bonne confiture aux fraises, mais elle était quand même très appréciée.

Bref, nous n'étions pas malheureux, bons rapports avec les sentinelles, pas de revue de casernement, une discipline très large, la nourriture abondante, nous nous endormions. Aussi je remis en question l'évasion, cela fit un froid ; même deux ou trois me dirent pourquoi s'évader, nous ne sommes pas mal ici. C'était raté, si je voulais partir, il me faudrait partir seul. Non, car Albert vint me trouver et me dit : "*Tu veux partir, je pars avec toi, mais surtout promets-moi de ne pas partir sans moi.*"

Nous fîmes le pacte de partir ensemble. Nous commençâmes à nous documenter sur la frontière, même auprès de nos sentinelles, par des moyens détournés, par exemple nous indiquions la direction opposée pour leur dire c'est par là la Pologne, mais non c'est de l'autre côté de la rivière. Car à 100 mètres de notre maison, il y avait la Narev, rivière assez importante ; un pont en aval, sur lequel passait la ligne de chemin de fer uniquement, se trouvait à environ 1 km, mais ce pont était gardé par deux sentinelles, une à chaque extrémité, donc impossible de prendre le pont. Un autre pont pour les véhicules était également gardé par des sentinelles.

Les Polonais, qui habitaient toujours la maison, nous tracèrent une carte avec la frontière et les villages, qui étaient le long de cette frontière: nous avons déjà quelque chose.

Avec les rations, que nous touchions, un jour il se trouva que nous reçûmes des biscuits de guerre français; ces biscuits, étaient très durs, mais bons, se conservaient très bien : nous les mîmes de côté pour des vivres de réserve; nous fîmes également une réserve de sucre. Puis les colis commencèrent à arriver. Pierre fut le premier à en recevoir un avec du café, les Allemands, à l'arrivée des colis, appelaient les destinataires et les ouvraient devant le prisonnier, ils regardaient s'il n'y avait rien d'anormal et donnaient le colis.

Au colis de Pierre, le gardien, qui ouvrait le colis, tomba en extase devant la 1/2 livre de café : "*Schwarz coffee*" ne faisait-il que répéter en humant le parfum avec des yeux de convoitise. Pierre crut bien que sa 1/2 livre de café allait être kidnappée mais non, le gardien remit le paquet dans le colis et le lui donna. Ce soir-là, nous nous offrîmes un café. Quand le gardien vint pour nous coucher, il renifla « Hum ! *schwarz Koffee, Kamarad, reçu dans le colis* » lui expliqua l'interprète ; comme nous avons un peu ce réserve, la 1/2 livre dura longtemps.

L'hiver devint rude, très rude avec de la neige, beaucoup de neige ; la Narev commença à geler sur les deux rives et les jours succédaient aux jours sans rien apporter de nouveau pour nous. Notre ravitaillement était bien organisé : nous avions sur le plan alimentaire des menus assez variés, le ventre était plein, ce qui était moins pénible pour ceux qui travaillaient au dehors, car le thermomètre était descendu à – 15 ; mais le soir, nous apprécions, dans nos chambres, une bonne chaleur et après dîner des parties de cartes, belote ou bridge, pour les uns, raccommodages pour les autres et aussi conversation

pour certains , sur leur vie, leurs femmes, très peu avaient d'enfants ; il est vrai que les plus âgés de nous tous avaient à peine la trentaine, la plupart était des appelés de 1937-1938.

Dans le courant du mois de Décembre, un fait nouveau se produisit ; nous étions bien placés pour nous en apercevoir: à chaque ravitaillement des unités nouvelles se présentaient, hippomobiles d'abord puis motorisées vers la fin décembre. Ces troupes venaient pour quelques-unes de France, enfin il y avait un rassemblement de troupes, qui dans notre esprit ne pouvaient être que contre la Russie dont la frontière était commune avec l'Allemagne.

Au cours de ce mois de Décembre également, nous reçûmes du vin du Rhin en bouteilles, notre sergent nous le fit entreposer dans une réserve, il nous dit que cela serait distribué à Noël, donc de les manipuler doucement pour ne pas en casser ; pourtant, bien que nous fassions attention, un carton était mouillé, donc il y avait de la casse à l'intérieur, nous le signalâmes. Après ouverture, une bouteille se trouvait effectivement cassée : le sergent nous expliqua que dans un tel cas, il fallait ouvrir le carton, mettre la bouteille cassée de côté avec son bouchon et son goulot pour la faire remplacer. Ce qui fut fait, mais d'autres bouteilles furent cassées, volontairement par nous; nous les cassions au goulot, buvions le vin et ensuite rangions précieusement le cadavre pour le faire échanger et l'intendance eut son compte de bouteilles.

Nous fêtâmes Noël avec les moyens du bord, nous avions eu un sapin, qu'un de nos gardiens nous avait offert; nous n'avions pas de bougies, pas de guirlandes à mettre à la cime, alors nous avons amené une ligne électrique et nous avons mis une lampe, qui pour nous, était l'étoile. Nous pensâmes à nos familles, car nous n'avions pas beaucoup de nouvelles et nous pensâmes aussi à l'Angleterre, qui tenait toujours.

Le froid était de plus en plus rude et nous n'étions pas très couverts, ceux, qui travaillaient dehors n'avaient pas de gants, aussi le moindre chiffon était transformé en moufle, la neige commençait à s'amonceler, tout était blanc et la glace commençait à s'étaler sur la Narev comme si bientôt, étant partie de chaque rive elle arriverait à se joindre au milieu de la rivière.

De plus en plus de troupes au ravitaillement, nous recevons trois fois plus de viande qu'au début et puis les régiments qui arrivent sont composés de jeunes gaillards des troupes, qui viennent de France et à ceux-là nous ne plaisons guère, nous sommes vraiment des prisonniers, aussi pendant les distributions, notre sergent est toujours là à surveiller pour éviter toute polémique.

Le 1er Janvier 1941 arriva ; nous avons pas mal discuté de notre plan, le plus gros morceau, la Narev - elle fait 50 mètres de large- pas de bateau sur les rives, les deux ponts - le routier et le ferroviaire - sont gardés chacun par deux sentinelles.

Vraiment là, nous sommes bloqués, nous ne voyons pas comment franchir la rivière, car maintenant il fait -20° donc pas question de se mettre les pieds dans l'eau mais nous avons remarqué que la rivière est gelée, elle est recouverte de neige, même en son milieu, où le courant était le plus fort.

Nous ne savons pas quel poids peut supporter la glace et pourtant, après discussion, nous décidons tous les deux que nous passerons sur la glace : nous attendrons encore un peu pour qu'elle soit bien prise et, à Dieu va ; si la chance est avec nous, nous passerons. Nôtre plan est au point, le jour où nous serons décidés, nous devons, quand les gardiens nous enfermeront sans nous compter à 17 heures, se laisser enfermer à l'extérieur, cachés dans les W.C. ; attendre la nuit, qui vient vers 17h45, et passer par-dessus la clôture, qui est en planche de 2m. de haut ; ensuite la grande aventure commencera. Cela sera très pénible, car nous devons passer à travers champs, pas question de prendre la route. Avec nos tenues militaires françaises nous serions vite repérés; nous avons bien essayé d'avoir des vêtements civils, mais des civils dans notre petite bourgade, il n'y en a plus. La ville **OSTROLENKA** hélas, ceux qui y vont faire des corvées ont toujours deux sentinelles aux fesses.

Donc il faudra aller à travers champ avec de la neige jusqu'aux cuisses et pour prendre le large nous aurons trois heures, car à 20h30 les gardiens ouvriront les portes pour permettre d'aller aux W.C. et à 21h, appel, couché ou debout au pied de son lit.

A cette heure-là, l'alerte sera donnée, mais les recherches ne commenceront sérieusement, peut-être, que le lendemain matin. Mais nous serons à travers champ, il faudra qu'eux aussi passent dans la neige, qui sera aussi haute pour eux que pour nous, et les embûches seront les mêmes et si nous avons un tant soit peu de chance, le vent viendra nous aider en effaçant nos marques dans la neige... et avec la hauteur de cette neige, nous pensons bien qu'ils n'auront pas de chiens pour nous courir après. Nos vivres de réserve sont prêtes, sucre, biscuits, chocolat, cigarettes. En principe nous devons faire le trajet, si tout va bien, en deux nuits, certainement il faudra nous cacher le jour où ? Nous ne le savons pas, cela sera à voir sur place. Aussi nous devons prévoir une couverture pour pouvoir se couvrir en cas d'arrêt prolongé.

Un matin, Pierre qui travaille avec moi, me dit brusquement: *«Alors ! Quand est-ce que tu t'en vas?-Je ne sais pas encore, il faut que cette sacrée rivière/soit bien gelée. Parce que tu passes sur la rivière?-!! Il n'y a pas d'autres chemins, il faut passer par là.- Oui, tu as raison, c'est le seul chemin à prendre ; mais dis-moi, que comptes-tu trouver?。」*

Ni Albert, ni moi avons jamais prévu ce que nous trouverions en Russie et cette question me surprit, je réfléchis un moment.

"- Tu me poses une question, à laquelle je ne peux pas te répondre; je ne sais pas ce que nous trouverons en Russie, ils sont alliés aux Allemands, mais je ne crois pas, qu'ils puissent nous faire du mal.

Il y a la convention de Genève, qui prévoit le cas des prisonniers de guerre évadés. Tu sais, la Russie n'est peut-être pas ce que la presse française raconte sur ce pays ; Staline n'est peut-être pas l'ogre que l'on nous a dépeint, que le régime et les purges sont peut-être exagérés : le régime après tout n'est pas un régime politique pire qu'un autre. Et nous n'avons pas de position à prendre sur leurs idées, nous fuyons notre ennemi dans un autre pays. Et si tu veux bien te rappeler la radio, la presse dans la "drôle de guerre": l'Allemagne n'a pas de canons, l'Allemagne n'a pas d'avions, nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts, la route du fer est coupée et combien d'autres slogans de la même espèce, alors que nous n'avons pas grand-chose, les avions faisaient bien défaut, les chars français, je n'en ai pas vus, mais des chars et des avions allemands j'en ai vus. Nos dirigeants se sont endormis sur leurs deux oreilles, derrière la ligne Maginot, aussi il ne faut pas penser à ce que l'on trouvera en Russie, nous verrons. - Oui, me répondit-il, tu as raison, quand on est décidé à partir, il faut partir."

Deux jours après cette conversation, comme pour répondre à Pierre, les Allemands nous rassemblèrent dans la cour et l'adjudant nous a lu un communiqué, venant du chef du Stalag. C'était une liste de prisonniers, qui avaient été punis pour avoir quitté leur travail ; il y avait les noms et les peines, qui leur avaient été infligées, mais à la fin de cette liste le nom de deux Français, qui avaient voulu s'évader, ils avaient passé la frontière, mais les Russes les avaient tués et rejetés par-dessus les barbelés. Et là-dessus, l'adjudant nous fit un laïus sur les Russes, des sauvages, non civilisés, à ne pas fréquenter; si ce discours impressionna certains de nos camarades, il nous laissa, Albert et moi, complètement froids.

Nous étions bien décidés à partir et rien ne pouvait plus nous en empêcher, cela faisait partie de nous, ce n'était pas, que parmi nos camarades, il n'y en ait pas eu de plus courageux, mais ce n'est pas du courage qu'il faut, c'est surtout vouloir et quand on veut quelque chose, il faut tout faire, tout essayer pour le conquérir, nous voulions notre liberté et le prix, c'était d'abord de dire : il faut que je parte, le reste suivait la volonté.

Le 17 Janvier arriva, un jour qui commençait comme les autres: les sergents venaient chercher les hommes pour les conduire aux diverses corvées, car les jours, où il n'y avait pas de distributions de rations, les hommes faisaient d'autres travaux, décharger les wagons qui arrivaient pleins de paille, de fourrage et de charbon. Ce jour-là, Albert était parti à la ville pour emmagasiner des bottes de paille et de fourrage, quant à Pierre et moi, nous allions rarement à ces corvées, nous étions presque toujours occupés à faire du nettoyage et du rangement. Notre sergent arriva vers 8h30, j'étais encore couché- je ne sais pourquoi mais j'avais le cafard - dehors la neige tombait et il y avait un vent glacial. Le sergent me dit : "*Allez, boucher, debout.*" Je lui répondis que j'étais malade et que je ne voulais pas travailler. Ma mine ne devait pas être celle d'un malade, car il me dit : "*Allez, allez, debout, je t'emmène travailler jusqu'à onze heures, ensuite je te ramène.*" Je me levai, m'habillai en prenant mon temps et nous partîmes avec Pierre. Nous avions environ cinq minutes de chemin à faire, la neige tombait très fort et le vent pénétrait jusqu'à la moelle des os et nous coupait le souffle.

J'avais un passe-montagne, des glaçons se formaient autour de l'ouverture de la bouche, les oreilles ne souffraient pas trop, mais des larmes coulaient de mes yeux aux pieds, pour une petite distance comme celle-là, nous avions des sabots de bois, bien plus chauds que les chaussures. Nous arrivâmes, Pierre descendit à la boucherie, le sergent me fit signe de le suivre ; il m'emmena dans sa chambre, ouvrit son armoire, sortit deux verres puis une bouteille; me montra l'étiquette "*Cognac Trois Etoiles*". Il versa deux verres, m'en donna un, il porta un toast à la fin de la guerre et nous bûmes d'un trait .Il m'expliqua, qu'un camarade revenu de France lui avait apporté ce cognac. Il rangea la bouteille, prit une orange dans son placard et me la donna.

"Allez maintenant, vas travailler!"

Je descendis retrouver Pierre et lui racontai, que le sergent m'avait offert un verre de cognac et donné une orange. J'épluchai l'orange, en donnai la moitié à Pierre. Nous étions en train de savourer les quartiers d'orange, quand Pierre me dit:

- "Ce vent, cette neige, le temps idéal pour s'évader, en dix minutes les traces sont effacées.

- C'est vrai, lui dis-je, tout songeur.'

- Alors, on part ce soir?

Je le regardai avec reproches :

-Ne te fous pas de moi !

-Mais je ne me fous pas de toi, je parle sérieusement, tu veux partir?

- Pourquoi pas !

- Tu n'as jamais dit que tu partirais.

- J'attendais mon heure pour le dire, aujourd'hui l'heure est arrivée.

- Eh, bien d'accord, ce soir nous partons, mais à une condition : c'est qu'Albert soit rentré, car je lui ai promis de ne pas partir sans lui.

Nous ne parlâmes plus, nous étions chacun dans nos pensées. Les miennes étaient pour Pierre, qui, les semaines passées, n'avait jamais été pour, mais n'avait jamais été contre l'évasion et aujourd'hui, à l'heure de la décision, c'est lui, qui fixait la date de départ. Les choses sont ainsi faites, la destinée aussi, il faut la suivre.

Dans la viande que nous avions, je coupai quatre beaux biftecks. Pourquoi quatre, je ne sais pas, au cas où un quatrième se serait décidé à partir, il fallait aussi avoir des forces, je n'avais pas regardé au poids.

A 11 h. nous retournâmes à notre maison : Albert ne rentra pas manger, cela arrivait souvent, les corvées en ville ne rentraient que vers 16h. Nous passâmes l'après-midi calmes, mais le cœur battant tout de même un peu plus fort dans la poitrine. Pierre me donna un gilet de laine: «*J'en ai deux, me dit-il, toi tu n'en as pas*'. C'était exact, je n'avais pas de tricot.

Les heures passaient monotones et vite à la fois. Nous attendions Albert : arriverait-il à temps pour être dans les W.C. à 16h45, sinon il fallait remettre le départ.

A 15h50, je fis cuire deux biftecks, que nous mangeâmes, mais toujours pas d'Albert, 16h15 enfin le voilà. Il n'a pas le temps de souffler, que je lui dis: «*Nous partons*».

Il n'est pas étonné, cela lui semble normal. Je lui fais cuire un bifteck, car il n'a pas mangé à midi et pendant qu'il commence à manger, Paul, un de nos benjamins, vient me trouver et me dit:

"Je peux partir avec vous ? »

Un de plus, le quatrième bifteck est déjà dans la poêle, je lui porte :"*Manges et fais vite.*"

Leurs préparatifs sont vite faits, il n'y a pas de valises à faire, ni savoir quel linge emporter, nous avons toute notre garde-robe sur nous.

A partir de 16h 40 il faut dire au revoir, quelques camarades nous aident à porter, en les cachant sous les capotes, les musettes ou les couvertures que nous emmenons; le va-et-vient de la maison aux W.C. n'a rien d'anormal, la sentinelle est habituée tous les jours aux mêmes allées et venues.

A suivre (2^e partie - Evasion vers la Russie.....)

Enfin nous voici dans les W.C., nous nous serrons un peu, les copains nous serrent les mains émus, nous aussi, car nous avons vécu ensemble pendant six mois, vécu à la même gamelle. Chacun avait raconté sa vie; nous avons passé de mauvais moments ensemble et maintenant une page allait se tourner, une autre étape allait commencer pour nous.

Nous voilà seuls, pas encore il y en a encore un, nous l'avions surnommé pigeon, pourquoi, parce que dans les jeux, les farces pas méchantes, les histoires, il se laissait toujours prendre, si bien que nous lui disions: "*tu as encore été pigeonné*", d'où le nom de pigeon.

Le pauvre "Pigeon" était là dans les W.C. je ne sais si de nous voir partir cela ne lui avait pas déclenché la diarrhée ; mais il n'en finissait pas. il fallait qu'il rentre pour ne pas se faire ouvrir la porte par la sentinelle. Car qui sait si elle ne serait venue voir dans les W.C., car le pauvre Pigeon était verdâtre, de colique ou de peur ?

L'heure commençait à presser aussi nous le reculottâmes et nous le poussâmes dehors; je suis certain qu'il aura dû changer de caleçon, mais pour notre plan il le fallait.

Il rentra dans la maison, car nous surveillions les faits et gestes qui pouvaient se passer par les fentes entre les planches de"1 la baraque. Trois ou quatre minutes après, nous vîmes la sentinelle, l'arme à la bretelle, fermer la porte des prisonniers et rentrer dans la partie de la maison, qui était réservée aux gardiens. Le premier point de notre plan était accompli, nous passions au second pour l'accomplir, il nous fallait la complicité de la nuit, elle n'était pas là, il fallait attendre. Si une grande partie de la journée avait été épouvantable avec du vent et de la neige, à cette heure la neige avait cessé et le vent ne soufflait presque pas ; le ciel était assez clair, donc il/fallut attendre.

Nous ne parlions pas, nous étions tendus ; dans ma poitrine, j'entendais mon cœur qui bat plus fort que d'habitude, il fait froid mais cela est encore supportable, que les minutes sont longues et la nuit qui ne vient pas, d'habitude dès que l'on nous enferme il fait noir, et ce soir où nous avons besoin d'un peu de noir, d'une pénombre, cela ne vient pas, seraient-ce mes yeux qui verraient davantage, non cela ne se peut pas.

Avant de sauter la palissade ; nous devons finir de nous habiller; nous avons découpé dans une couverture des bandes, nous devons les mettre aux j aubes , car nous avons pensé que, marchant dans la neige, notre bas de pantalon serait vite mouillé ; avec les bandes mises comme des bandes molletières, cela nous protégerait, donc chacun ; se mit ces bandes de

couverture à hauteur des jambes, ce qui ne demanda pas très longtemps. Quand ce fut fini, nous étions vraiment prêts à passer de l'autre côté.

Il était 17h30, la nuit n'était pas assez noire, il fallait attendre encore, comme ces minutes étaient longues et mon cœur qui battait de plus en plus fort, je le sentais dans mes tempes et cela me résonnait dans les oreilles comme si on m'avait frappé du poing.

Tout ce temps d'attente, nous ne parlions pas et quand une voix dit : "*on y va*", je sursautai, répondant "*on y va*".

Je sortis le premier et prenant appui des deux mains sur le haut de la palissade des pieds sur la baraque des W.C., je fus vite sur le haut. Un chemin bordait le jardin, à environ une quarantaine de mètres, ce chemin était praticable, les soldats allemands l'empruntaient pour se rendre à la ville ce qui raccourcissait. Etant à califourchon sur le haut de la palissade, la première chose que je vois sur ce chemin un Allemand, je fus surpris je ne m'attendais pas à ça, mais dans mon élan, je me laissais tomber de l'autre côté de la barrière en disant aux autres : "*Ne bougez, pas*". Je ne bougeais pas non plus, dans la chute je m'étais enfoncé dans la neige ; j'attendis quelques secondes et essayai de voir; doucement, je relevai la tête, non il ne m'avait pas vu, il continuait son chemin, l'alerte avait été chaude. J'attendis encore un peu, je me relevai et dis aux autres "*Allez-y*". Ils eurent vite franchi la palissade et tous les quatre, le plus vite que nous le pouvions, nous nous éloignâmes en direction de la rivière.

Nous marchions difficilement mais nous avons des forces neuves et bientôt nous étions au bord de la rivière, nous nous éloignâmes chacun de cinq à six mètres et sur une seule ligne nous commençâmes la traversée.

Nous n'avions pas d'appréhension sur le bord, car le courant était faible et la rivière peu profonde - donc gelée - et rien à craindre ; mais au fur et à mesure que nous nous approchions du milieu, l'eau était plus profonde et il y avait du courant : la rivière était gelée mais quelle épaisseur de glace allait-elle pouvoir supporter notre poids?

Nous continuons d'avancer tendant l'oreille pour écouter s'il n'y avait pas de craquement de glace et nous continuons, nous commençons à marcher sur des œufs, mettant bien un pied devant l'autre et appuyant progressivement, essayant de nous faire le plus léger possible.

Le milieu est là à quelques mètres, la glace tient toujours, nous avançons toujours la gorge serrée, alors pour plus de sûreté, pour que la portée soit plus répartie, nous nous couchons et nous rampons dans la neige au-dessus de la glace; le milieu est là, la glace tient toujours, il

faut continuer à ramper sans à-coups encore six ou sept mètres et nous aurons passé la zone dangereuse. Nous rampons toujours mais une confiance de victoire s'installe dans notre corps ; nous continuons certes à ramper sur des œufs mais les œufs se font plus rares et nous voilà debouts, nous fonçons vers l'autre rive, nous l'atteignons, nous sommes sur la terre ferme. Notre premier obstacle est franchi ; maintenant le plus vite possible il faut mettre la plus grande distance entre nous et nos poursuivants.

Nous marchons les uns derrière les autres mais qu'il est pénible de marcher dans la neige et cela nous ne l'avions pas prévu, toutes sortes d'obstacles que nous ne voyons pas à cause de la neige, ici des barbelés, qui séparent un champ, un fossé recouvert de neige et nous nous enfonçons davantage, des haies, qu'il faut traverser car nous ne pouvons pas nous permettre de contourner et il faut coûte que coûte filer tout droit après la tension nerveuse du passage sur la glace; maintenant c'est la tension physique qu'il nous faut car il faut sortir ses pieds de la neige pour pouvoir avancer et le temps nous presse , chacun se rend compte, que nous ne mettons pas beaucoup de kilomètres entre nous et nos poursuivants, aussi tout en marchant un petit conseil se tint et nous fûmes tous les quatre d'accord pour rejoindre la ligne de chemin de fer qui était-elle déblayée, elle allait nous permettre de faire cinq à six kilomètres assez rapidement. Donc nous prîmes la direction de cette ligne, mais quand nous approchâmes, nous dûmes gravir un mur de neige provoqué par les chasse-neige, car la voie était en remblai.

Mais nous voici sur un terrain déblayé et nous fonçons le plus vite possible; il faut que sur cette partie nous prenions le large.il fait froid, mais nous transpirons, nous sommes en nage, la bouche devient sèche, de temps en temps nous prenons une poignée de neige pour boire et nous mouiller la bouche. Nous marchons très vite mais il ne faut pas se mettre à plat, il faut conserver des ressources, sinon si nous avons la défaillance, toute notre avance sera perdue.

Mais nous sommes soutenus par une volonté de vaincre, de réussir et cela donne le courage de se surpasser;

Un "merde" sonore retentit, c'est Albert, qui est en tête qui vient de le dire. Il est suivi par un train, hélas oui, en regardant au loin deux lumières et en écoutant on perçoit le bruit de la locomotive, il faut quitter la voie et se cacher derrière le mur de neige, ce que nous faisons en essayant de nous enfouir dedans.

Le voilà ce train, il passe, c'est un train de marchandises, pour notre gare certainement, mais demain nous ne serons pas là pour le décharger.

Le train passé, nous regrimpons sur notre voie et nous voilà repartis, il faut marcher.il faut s'éloigner, la zone est terriblement dangereuse et nous le savons; nous fonçons et commençons à apercevoir les lumières de la ville. Bientôt il nous faudra quitter la voie de chemin de fer pour repartir à travers champs.

Nous sommes arrivés au point où nous devons nous diriger sur notre droite, laissant la ligne de chemin de fer et la ville sur notre gauche. Nous avons bien marché, mais maintenant l'allure sera plus pénible, nous avancerons moins vite, le ciel est dégagé, nous voyons assez loin sur ce paysage tout blanc et plat, quelques haies et boqueteaux par ci par là, mais si nous y voyons, les autres aussi peuvent nous voir, nous sommes trois pions noirs sur un tapis blanc. Nous sommes toujours en sueur, nous prenons toujours des poignées de neige pour nous rafraîchir et nous continuons.

Nous sommes arrivés à une haie, nous nous accordons un peu de repos car maintenant il y a cinq heures que nous sommes partis ; nos gardiens savent qu'il en manque quatre, comment vont-ils réagir ? Vont-ils donner l'alerte tout de suite ou vont-ils attendre, chercher autour de la maison, essayer de voir nos traces, parlementer ? Ils ne sont que cinq avec l'adjudant, ils ne peuvent pas faire grand-chose et franchiront-ils la rivière ? Tout ce déroulement des choses se passe dans notre esprit pendant que nous nous reposons en mangeant un biscuit, une barre de chocolat et du sucre.

Le froid nous pénètre, nous devons nous envelopper dans nos couvertures. Il faut reprendre notre souffle et permettre à notre cœur de reprendre un rythme plus régulier, car lui aussi est à dure épreuve. Ce repas nous a fait du bien, mais il ne faut pas s'attarder.

D'ailleurs le froid nous rappelle qu'il nous faut faire des mouvements ; nous nous remettons en route, nous allons beaucoup moins vite mais c'est plus pénible, il faut sortir ses jambes, ses pieds de cette neige pour faire un pas et des heures durant, nous marcherons. Un juron quelquefois échappe au premier, des barbelés séparent la limite d'un champ et il s'est pris dedans, un fossé aussi se trouve sur notre passage, on enfonce un peu plus et il faut en ressortir.

Le jour va bientôt se lever, nous avons marché toute la nuit avec trois pauses et un petit casse-croûte, nous ne sommes pas au bout de nos peines et nous commençons à être fourbus ; nous sommes à l'orée d'un bois de sapins où nous décidons de refaire une halte. Pendant ce repos, nous discutons de la marche à suivre : nous allons marcher jusqu'au jour, si nous ne sommes pas trop à découvert et qu'il n'y ait pas de maison en vue, nous continuerons dans la matinée ; nous essaierons de nous reposer, car nous espérons qu'à ce moment-là nous devrions être à mi-chemin de la frontière.

Nous nous sommes assis le derrière dans la neige et avons fumé une cigarette ; mais nous ne pouvons pas rester plus de dix à quinze minutes, car le froid nous pénètre : il faut se remettre en route. Le temps clair pendant la nuit se couvre, un petit vent glacial se lève, quelques flocons de neige commencent à tomber et bientôt la neige tombe très serrée ; nous avançons toujours mais beaucoup plus lentement, la fatigue commence à se faire sentir. Les pieds et les jambes ont du mal à sortir de la neige pour passer devant celui qu'il faudra sortir la seconde après.

Malgré le temps qui est pour nous, nous décidons de nous arrêter; nous sommes toujours à l'orée du bois de sapins, nous en cherchons un dont les hautes branches recouvertes de neige, tombent et s'enfoncent dans la neige qui se trouve à terre. Nous faisons un trou dans la neige et nous pénétrons sous l'arbre; nous déblayons la neige en la repoussant vers le bout des branches et nous voilà, à l'étroit bien sûr, mais à l'abri du vent et de la neige. Nous pouvons nous tenir debout mais pas marcher, car les branches nous gênent. Une couverture pliée en quatre est mise à terre après avoir bien déblayé la neige et nous avons un tapis formidable pour nos fesses; nous nous asseyons deux par deux dos à dos pour conserver notre chaleur, les genoux sous le menton. Nous mangeons nos biscuits de guerre français avec du saucisson sec allemand, que je me suis procurés à l'intendance, un peu de sucre, un peu de chocolat et le repas est terminé; il a été arrosé d'une ou deux poignées de neige.

En mangeant, nous avons très peu parlé, chacun dégustait ces biscuits et ce saucisson, car ce repas pris dans la forêt polonaise était pour nous le premier repas vers la liberté; ensuite il y a eu la détente ; chacun en fumant une cigarette a posé sa petite question

-Crois-tu qu'ils ont traversé la rivière ?

- Je me demande ce qu'ils ont fait aux autres prisonniers ; avec la neige qui tombe et le vent, plus de traces ?

-Ils nous croient peut-être cachés dans les maisons du village ?

- Et l'adjudant, qui venait d'être nommé Sous-Lieutenant, il doit en faire une "gueule"?

Nous avons ri en pensant à l'adjudant, le moral était bon, tout alla pour le mieux, mais il restait encore une bonne partie de route, donc il fallait récupérer.

Bien serrés tous les quatre, nous étalâmes jusque sur nos têtes les trois couvertures restantes et nous nous endormirent. C'est le froid, qui nous réveilla, quoique sous notre arbre nous fussions relativement protégés du vent, qui continuait à souffler, de la neige de tomber, des milliers et des milliers de flocons qui virevoltent dans une danse frénétique avant de venir se poser sur la neige déjà à terre.

C'est par les pieds que le froid arriva et ensuite les jambes ; nos corps bien serrés les uns contre les autres gardaient encore leur chaleur, mais nos pieds et les jambes commençaient à s'engourdir, nous ne pourrions pas rester dans cette position, nous nous relevâmes, nous sautâmes et tapâmes des pieds pour activer la circulation, et nous étions courbaturés. Cet exercice terminé, chacun retrouvant un peu de chaleur dans les jambes, nous tîmes un conseil de guerre pour la suite de notre entreprise.

Rester sur place, il ne faut pas trop y compter, nous allons geler ; nous avons des alliés, la neige, le vent, qui vont effacer nos traces, contre nous le froid et la fatigue, mais

tant pis il faudra trouver des forces, car nous décidons de repartir, avec la neige qui tombe, nous ne sommes pas visibles de loin et la marche harassante reprend ; nous sommes bientôt camouflés en blanc mais cela devient de plus en plus pénible, la neige nous aveugle et nous comprenons pourquoi les Polonais avaient des casquettes à grande visière : l'été cela les préserve du soleil et l'hiver de la neige dans les yeux.

Le vent souffle, il nous mord, il nous coupe la respiration et nous fait pleurer; et les pieds et les jambes qu'il faut sortir de la neige deviennent de plus en plus lourds, il faut faire un effort plus pénible au fur et à mesure que nous avançons; mais il faut rester tendu, ne pas avoir autre chose en tête que la frontière, sinon nous allons nous laisser aller au découragement, il ne le faut pas.

Nous avons marché toute la journée avec des pauses de temps à autre, nous n'avons vu personne; la neige est tombée toute la journée, le vent a soufflé et les heures après les heures ont passé. Maintenant la nuit est tombée, la neige s'est arrêtée, le vent également, après la tempête, le calme, pas de bruit sauf notre souffle et le grésillement de la neige sous nos pieds : combien avons-nous parcouru ? Nous n'en savons rien et la frontière, nous devons être sur le bon chemin car nous savions, que nous devions voir un petit village de quelques maisons, nous l'avions vu au loin, donc nous suivons bien la direction de la frontière, mais il faudrait qu'elle arrive car nous sommes fatigués et commençons à nous traîner; et pourtant il ne faut pas flancher. Il ne faut pas avoir peiné et être si près du but pour se décourager: il faut marcher et nous marchons dans ce silence, quand nous entendons des voix ; nous sommes bloqués sur place et machinalement nous nous accroupissons et nous entendons ces voix, nous regardons et nous voyons deux Allemands en ski ; vite il faut s'enfoncer dans la neige, espérant qu'ils ne nous verront pas, car la nuit est là depuis longtemps, mais sur la neige nous distinguons les choses assez loin, nous nous sommes vraiment enfouis dans la neige, nous n'osons pas regarder mais là les secondes sont très longues, nous entendons les voix, ils ne sont pas loin, tous les nerfs sont tendus, nous ne respirons plus et puis les voix s'éloignent, s'estompent, nous risquons un œil ; ils sont passés à quarante mètres devant nous, la chance est avec nous.

Ils ont disparu, nous nous relevons et nous nous mettons à courir; cette alerte nous a donné des forces, nous étions en train de nous endormir et nous voici réveillés ; nous fonçons de nouveau. Qui étaient-ils, des gardes-frontière qui faisaient une ronde ? Nous ne le saurons jamais, mais nous nous mettons dans la tête qu'ils étaient des gardes-frontière donc elle ne doit plus être loin ; nous ne la voyons pas encore, mais elle va nous apparaître car nous savons que la frontière est représentée par un réseau de barbelés de 2m. de large.

Rien pour l'instant à nos yeux ne laisse prévoir un changement quelconque, le paysage est le même, de la neige partout, quelques haies, des boqueteaux au loin, plus sombre un bois sans doute, mais de barbelés de 2 mètres de large, il n'y en a pas. Cette alerte nous a cependant donné du ressort, nous sentons moins la fatigue, une, tension nerveuse plus grande nous anime.

Brusquement, devant nous, à vingt ou trente mètres, il est là le réseau de barbelés, à moitié pris dans la neige. Nous approchons, nous le touchons, il faut faire vite maintenant, mais sans énervement et sans précipitation ; il ne faut pas en le franchissant aller se prendre dans les piquants de barbelés.

Nous prenons une couverture, que nous plions en quatre sur sa longueur, nous choisissons un endroit, où les fils barbelés tiendront le mieux, donc à un piquet; il y a un piquet tous les deux mètres, un de nous grimpe au piquet en mettant les pieds sur les barbelés, qui sont cloués à quarante centimètres de distance ; quand son corps dépasse le sommet du piquet, la couverture sur son épaule, il place un bras par-dessus et avec la main il lance un bout de la couverture. Il y a quatre rangs de barbelés en profondeur, la couverture ne peut en recouvrir que trois, tant pis cela suffira.

Le premier est déjà sur les barbelés, à genoux il prend appui avec ses mains sur les piquets car il ne faut pas que les barbelés lâchent sinon cela va compliquer les choses. Le premier est passé, le deuxième est déjà sur les barbelés, lui aussi passe sans trop de difficultés, le troisième se débat au milieu que le quatrième est déjà sur le premier barbelé, tous les quatre nous sommes passés mais il ne faut pas s'attarder, nous sommes dans le no man's land.

Nous laissons la couverture, nous ne pouvons pas la récupérer cela prendrait trop de temps, il faut foncer car nous savons par les Polonais que cinquante mètres plus loin il y a un autre réseau de barbelés, mais russe celui-là.

La distance est vite franchie, même processus que pour le réseau précédent, une couverture est de nouveau sacrifiée et nous voici en Russie ; nous nous embrassons, nous rions, notre joie déborde, nous nous tournons vers l'Allemagne et tous les quatre nous crions à pleins poumons : "*Merde aux chleuhs*".

Notre évasion était réussie, pour nous cela signifiait la liberté retrouvée, ne plus voir nos ennemis et puis aussi il faut l'avouer, nous avons été battus par les armes, mais nous venions de gagner une victoire par la ruse. Dans la guerre qu'importent les moyens, il faut vaincre. Nous avons eu de la chance peut-être, mais nous l'avons forcée cette chance dans la neige, sous le vent, dans le froid, la chance, oui, mais sans notre volonté de vouloir partir et arriver pour cela de souffrir, de ne pas accepter le destin et la récompenserait au bout du chemin, même si ce chemin était tortueux et semé d'embûches.

Nous avons notre récompense, elle était bien à nous, c'était notre histoire à tous les quatre, nous l'avons vécue ensemble, elle nous appartenait, car nous l'avons forgée ensemble et nous en étions fier de cette récompense par notre évasion.

Nous nous sommes embrassés, donné des tapes dans le dos en disant : "*ca y est, tu vois, pas plus difficile que ça*".

Mais tout a une fin, même les congratulations et les embrassades, même les transports de joie de quatre hommes dans la nuit, dans le froid quelque part sur une portion de terre polonaise, occupée par les Russes.

Nous ne pouvions pas rester là, car la température nous rappelle à elle par sa morsure; il faut marcher en tournant le dos aux barbelés et nous continuons notre route, mais décontractés en promeneurs paisibles qui vont trouver une maison bien chaude et une soupe, qui le sera autant.

Tout en marchant sans trop se presser, il faut que nous nous maintenions chauds par des mouvements de marche, mais sans trop forcer car la fatigue se fait vraiment sentir.

Nous mangeons quelques biscuits, un peu de sucre et un peu de chocolat. Nous commençons à essayer d'imaginer quelle va être la réaction des Russes, quand ils vont nous voir, car nous sommes décidés à nous rendre au premier, que nous allons rencontrer.

- "Tu vas voir. Ils vont nous accueillir à bras ouverts".

- " Et s'ils nous rendaient aux Allemands!

- Pas possible, ils ne sont alliés que pour éviter la guerre, pour l'instant, mais ils ne fraternisent pas !

- Vous cassez pas la tête, les gars, dans deux jours c'est Moscou et l'Hôtel des Voyageurs !

- Tu crois qu'on va aller à Moscou?

- Bien sûr, nous allons retrouver d'autres Français avec tout ce qu'il y a comme prisonniers sur la frontière, nous ne devons pas être les seuls.

- Ils vont nous emmener à l'ambassade de France, la réception, vodka, petits fours, cigares, la grande vie avec visite du Kremlin.

- Tu sais un peu de Russe ?

- Pas du tout, je ne vais même pas pouvoir leur dire bonjour."

Nous continuons en discutant, devant nous se dresse une maison; nous nous en approchons, est-elle habitée ? Nous allons réveiller les gens pour qu'ils nous offrent l'hospitalité. Si ce sont des Polonais, nous savons d'avance, que nous serons bien reçus. Nous sommes devant la maison, pas de portes, pas de fenêtres, cela doit être de l'autre côté, nous allons contourner mais rien ne permet de dire si la maison est habitée ; nous commençons à faire le tour: quand nous arrivons sur l'autre façade, la première chose que nous voyons, un réseau de barbelés identique à ceux que nous avons franchis ; il est là à dix mètres, la consternation, l'angoisse nous prend : quoi nous avons bien franchi deux réseaux de

barbelés pourquoi un troisième, nous sommes désorientés, sommes-nous en Allemagne? Sommes-nous en Russie ?

La maison est là aussi, mais ce n'est qu'une grange, qui doit servir l'été pour les bêtes, vaches ou autres; il y a de la paille de la neige aussi, qui a pénétré avec le vent par la porte; d'ailleurs il y a une entrée, mais pas de portes.

Nous nous trouvons devant une situation embarrassante, notre joie a disparu : que faire ?- Deux sont pour franchir le réseau, les deux autres sont contre.

Nous, nous ne voulons pas nous séparer, alors nous décidons de rester là dans la grange et quand le jour se lèvera, nous essaierons de nous repérer et si nous voyons des Allemands nous refranchissons les barbelés.

Nous déblayons la neige, dans un coin nous trouvons la paille nous nichons dedans bien serrés et nous essayons de dormir, mais le moral a baissé, nous sommes anxieux, finalement nous nous endormons. C'est le froid, qui nous réveille. Avec deux couvertures, ce n'est assez, il faut se lever et faire des mouvements.

La grange est spacieuse, faite avec des planches; nous cherchons et nous trouvons des bouts de planches, des brindilles de paille dans un coin bien déblayé, nous allons faire du feu, il ne se verra pas de l'extérieur. Nous cherchons la paille la plus sèche, nous arrivons à allumer le feu, mais pour faire prendre le bois, cela sera beaucoup plus difficile.

Enfin après plusieurs essais, le bois commence à brûler, nous l'aidons en torsadant de la paille, pour qu'elle brûle plus doucement ; finalement notre feu prend, cela nous réchauffe et reconforte à la fois, nous allons attendre le jour qui ne va pas tarder.

Ce jour commence à poindre et Pierre à travers les planches disjointes surveille les alentours, du côté d'où nous sommes venus.

-*" Attention les gars, ça bouge »*; dit Pierre. Chacun prend sa musette et regarde à travers les planches pour essayer de voir : des points d'abord, qui grossissent puis prennent forme humaine, ils viennent vers nous, qui sont-ils?

Ils ont une grande baïonnette à leur fusil, les Allemands en ont une petite. Ils ont une sorte de bonnet à pointe, ils sont habillés en marron.

Brusquement derrière nous, retentit une voix dans une langue inconnue, nous nous retournons : deux Russes, que nous n'avons pas vus, ni entendus, sont là, devant la porte, l'un armé d'un fusil, baïonnette au canon, le doigt sur la gâchette, l'autre armé d'un revolver, le doigt sur la détente. Instinctivement nous levons les bras, car nous voulions les Russes, nous les avons mais nous n'avions pas prévu cet accueil les armes à la main.

Ils nous font signe de sortir, de marcher, ils parlent mais nous ne comprenons rien :"
Davai, Davai. Bistré. "!

Nous sortons de la grange l'un derrière l'autre, un Russe passe devant l'autre derrière nous contournons la grange et nous voyons un déploiement de forces, de tous les côtés arrivent des Russes, ils sont à ski. Ils arrivent et nous escortent de chaque côté; nous marchons, nous sommes contents, mais nous nous demandons comment cela va se terminer. Nous marchons et nous approchons d'un village, cette nuit nous sommes passés à côté mais nous ne l'avons pas vu.

Nous sommes conduits dans une maison, servant de P.C. à cette unité, et introduits dans une pièce qui sert de bureau. Un officier est là assis, celui armé du revolver qui nous a arrêtés, parle, il doit expliquer, sans doute, comment il nous a trouvés.

L'officier donne un ordre et un soldat apporte des chaises pour nous faire asseoir, puis il donne un autre ordre, tout en continuant de nous regarder. Au bout d'un moment, le soldat revient avec quatre verres et une sorte de broc. Il met les verres devant nous, les remplit et l'officier nous fait signe de boire.

Quelle est bonne cette boisson, ce n'est pas du café, c'est du thé, c'est chaud, c'est bon. Le soldat nous reverse un nouveau verre, nous le dégustons, toujours sous le regard de l'officier.

Quand nous avons fini, l'officier nous demande en parole comme en geste de vider nos poches sur le bureau, ainsi que nos musettes.

Nous avons vidé nos poches, nos musettes, sur le bureau devant nous, il en inscrit l'inventaire ; voyant que nous avons des cigarettes, il nous fait signe de fumer, ce que nous faisons, pendant qu'il inscrit tout ce que nous possédons. Une fois fini, il nous parle en russe mais hélas nous ne comprenons rien, il faudrait un interprète il n'y en a pas.

Nous essayons en parole et en gestes de demander, à la rigueur, un Russe parlant allemand ; tous les mots que nous connaissons dans cette langue pour désigner l'Allemagne y passent : deutsch, allemand, german, ce dernier lui convient sans doute, car il nous fait "*Da, da*" et il redonne un ordre en russe.

Ce qui nous frappe, c'est que chaque fois qu'il appelle un soldat pour donner des ordres, le soldat se présente au garde-à-vous et saluant ; quand il a reçu l'ordre, il répond par le nom du grade en ajoutant toujours "*Tovarich*", il resalue et avec un demi-tour impeccable disparaît, Tovarich est le seul mot que nous connaissons et ce gradé "*Camarade*" n'a pas l'air de faire de concession sur la discipline.

Un silence plane sur le bureau, plus personne ne parle et l'officier nous regarde à tour de rôle; enfin un soldat russe entre toujours le garde-à-vous et le salut, l'officier lui parle en nous désignant : le soldat russe s'adresse à nous en allemand, mais il parle vite, nous lui faisons signe de parler lentement, ce qu'il fait ; il nous dit que nous allons un par un donner nos noms de famille et l'interrogatoire d'identité commence.

Nous ne parlons pas l'allemand couramment, mais nous nous débrouillons ; les noms de famille, les prénoms, les dates de naissance sont assez vite enregistrés, mais la profession est plus difficile pour mon compte personnel, je suis charcutier, en allemand je connais le nom pour boucher, mais pas charcutier.

Alors les professions, tout se dira par gestes ; pour moi, je commence par imiter les grognements du cochon et ensuite les grognements devenant plus aigus, avec le doigt, je fais le geste de le passer au travers de ma gorge, comme si c'était un couteau, les Russes me font signe de m'arrêter de la main en faisant "*Da, Da*".

Pour Albert, même processus, il était dans la projection de cinéma, c'est-à-dire qu'il était projectionniste dans une salle de cinéma. L'image qui en fut donnée, c'est une main sur les yeux qui représentait une caméra et l'autre tournant une manivelle: la comparaison fut sans doute comprise par les Russes, par des *Da, Da* sonores, ils firent comprendre qu'ils avaient saisi.

Pour Paul chauffeur, l'image fut tout d'abord un bruit de moteur, que l'on met en route avec quelques coups d'accélérateur, ensuite les mains sur un volant invisible, la main qui se détache pour passer les vitesses, accompagnée du bruit des différents régimes du moteur et de "*Pom, Pom*" sonores, cela parut les satisfaire.

Pour Pierre, ce fut beaucoup plus difficile, car il était représentant en essence, visitant les clients de sa marque pour prendre les commandes : nous fûmes incapables de pouvoir leur faire comprendre.

Tout ceci avait pris la matinée et quand nous eûmes fini, l'heure du déjeuner était arrivée.

L'après-midi nous fûmes conduits dans un autre village. Les Russes nous firent rentrer dans une pièce remplie d'officiers ; nous fûmes regardés comme des bêtes rares, tous nous parlaient mais nous ne comprenions rien, car personne ne parlait le français.

La représentation terminée, nous repartîmes au village du matin, l'ambiance était bonne, cordiale, nous n'étions pas encore fêtés mais nous ne doutions pas que cela allait venir.

Nous eûmes droit à la soupe russe et un soldat nous donna une poignée de tabac avec une demi-feuille de journal. Nous avons déjà vu que les soldats roulaient leurs cigarettes dans du papier journal; nous pensions, qu' ils ne devaient pas avoir de papier à cigarettes, nous, nous en avons, nous avons essayé de rouler nos cigarettes dans le papier, que nous avons, mais pas moyen, le tabac russe que le soldat nous avait donné était une sorte de tige qui était coupée très fin mais qui crevait notre papier, aussi, comme les Russes, nous roulâmes nos cigarettes dans un carré de journal découpé dans la feuille. Notre

première cigarette de tabac russe, le tabac russe avait bon goût, nous le préférâmes au tabac allemand ou polonais et roulé dans le journal ne change pas le goût.

Nous fûmes enfermés dans une pièce ; cette pièce était nue, sans meubles, nous nous assîmes par terre et malgré notre fatigue, nous avons échangé nos impressions : dans l'ensemble, le contact avec les Russes avait été cordial, amical, sans brutalités, sans brimades, ce qui nous faisait penser que certainement nous allions aller à Moscou.

Mais ce qui nous marquait le plus, c'était la façon des soldats de se présenter aux officiers, toujours une tenue impeccable, au garde-à-vous et des demi-tours qui nous laissaient rêveurs ; l'armée soviétique devait avoir une discipline de fer malgré le mot *Tovarich* qui revenait sans cesse avec le nom du grade.

Nous eûmes une pensée pour nos camarades restés au Kommando, nous nous demandions si les Allemands ne les avaient pas brimés suite à notre départ ; ils n'étaient pas responsables, mais ils étaient complices et de ce fait peut-être quelques punitions pouvaient avoir été prises contre eux.

Mais nous pensions aux Allemands, au bon tour que nous leur avons joué et que nous avons réussi ; cela créait en nous une euphorie après la tension nerveuse et physique que nous avons été obligés de supporter pendant 48 heures, même en se rappelant la journée du départ, rester calme en attendant Albert, ne pas montrer plus de nervosité que d'habitude, alors qu'on se trouve clans le compte à rebours, aussi nous sommes joyeux, nous mangeons biscuits et chocolat, que nous avons encore dans nos musettes; nous sommes courbaturés, les muscles sont raides, mais nous sommes heureux.

Il fait nuit depuis déjà quelque temps, quand la porte s'ouvre et le soldat russe, qui est là, nous fait signe de le suivre.

Nous voici dans le bureau du capitaine, d'autres personnes se trouvent là. Discussions, ils parlent de nous, on nous regarde et après des saluts, nous sommes emmenés par des nouveaux venus. Nous sortons, dehors le froid est toujours aussi vif. il nous pénètre ; les Russes nous font monter dans une voiture, cette voiture est un "panier à salade", deux banquettes de chaque côté, on rentre par une plate-forme à l'arrière ; nous nous asseyons sur les banquettes, une porte grillagée se referme sur nous, deux Russes restent sur la plate-forme et moteur en route; nous voilà partis , la voiture roule lentement car, bien que la route ait été dégagée, il gèle très fort et il y a encore de la neige.

Nous ne tardons pas à être frigorifiés, pour nous réchauffer nous nous serrons tous les quatre sur la même banquette et faisons signe au Russe qui nous surveille à travers le grillage de la porte la permission de fumer. De la tête, il nous fait signe que oui, nous sortons un paquet de cigarettes que nous allumons : pour allumer j'ai un briquet à essence et à amadou. L'amadou est un cordon de coton à peine plus gros que le petit doigt, cet amadou passe dans un tube de fer, une petite chaînette est fixée sur l'amadou par un crochet ; cette

chaînette est terminée par un cône : pour éteindre, on tire par le bas sur l'amadou, qui rentre dans le tube, le cône vient se mettre sur le tube, l'amadou s'étouffe sans risque de brûler dans la poche; sur le côté du tube à amadou, un réservoir pour l'essence, la molette est au milieu entre les deux pour se servir soit de l'essence, soit de l'amadou. Il n'y a qu'à donner un demi-tour à la molette. Nous allumons donc nos cigarettes avec le côté essence : en Allemagne une sentinelle m'avait donné une bouteille de benzine, mais mon briquet avec son amadou qui pend, car il y a environ un mètre de longueur, mais qui bien plié et tressé ne forme qu'un boudin de 10 cm de long. Donc mon briquet semble intéresser un Russe, qui, une fois les cigarettes allumées me fait signe de venir. Je me lève, je m'approche de la porte grillagée et lui fais une démonstration, je retourne la molette, je tire l'amadou, un coup de pouce et voilà l'amadou qui rougit, je souffle un peu dessus pour qu'il soit bien, rouge, ensuite je tire sur l'amadou par le bas, la chaînette et le cône font leur office et tout a bien marché.

Un Russe paraît émerveillé de cette chose, il me fait signe de lui passer le Briquet à travers le grillage, ce que je fais en toute confiance; il le prend, le fait marcher à l'essence, tout va bien, il retourne la molette, tire l'amadou, un coup de pouce, deux coups de pouce, voilà l'amadou qui rougit ; comme moi il souffle dessus, le point rouge de l'amadou s'étale davantage, il tire sur le bas, l'amadou rentre dans le tube, la chaînette et le cône viennent à leur place, l'amadou est éteint, c'est fini. Il regarde le briquet et brusquement au lieu de me le rendre, le met dans sa poche et se met à parler avec son collègue, je ne reverrai plus mon briquet.

Combien de temps avons-nous roulé ? Nous ne saurions le dire, mais le temps nous a semblé long, très long car nous sommes complètement gelés, bien que nous nous serrions les uns contre les autres et avec nos deux couvertures sur nos dos ; les Russes aussi ont l'air gelés, quoiqu'ils soient bien plus chaudement vêtus que nous.

Enfin nous arrivons, la voiture s'arrête, il fait très noir, nous descendons et les Russes nous font pénétrer dans une maison. Nous sommes dans un couloir de dix à douze mètres de long, des portes à droite et à gauche ; mais nous sommes arrêtés près de l'entrée. Après le froid de l'extérieur, nous croyons rentrer dans une fournaise et brusquement tout va changer, nous comprenons que nous sommes vraiment arrêtés. Les Russes commencent à nous prendre nos musettes, ensuite ils nous font déshabiller, complètement nus, au fur et à mesure que nous enlevons un vêtement il est jeté à l'autre bout du couloir où quatre Russes les passent au peigne fin, toutes les coutures, toutes les doublures sont vérifiées; en Allemagne j'avais cousu dans la doublure de l'épaule trois cent francs, qu'ils ne furent pas longs à trouver. La fouille terminée, les Russes nous ont donné nos vêtements pour nous rhabiller ; ceci fait, une porte s'ouvrit et nous avons été poussés dans une cellule où il y a déjà deux hommes et un enfant de 12 à 14 ans, la porte se referme et nous voilà prisonniers.

La cellule est carrée, côté droit et côté gauche, un plancher à environ 60cm du sol au milieu un passage d'un mètre ; le côté gauche étant occupé par les deux hommes et l'enfant,

nous nous installons sur le côté droit; tout nous a été retiré, nos musettes avec les cigarettes, nos papiers, nous n'avions plus que nos vêtements.

Combien de temps avons-nous dormi ? Nous ne le savons pas, nous sommes réveillés par un russe qui nous fait sortir deux par deux. Il nous emmène au water, un lavabo s'y trouve également, après nos besoins nous passons un peu d'eau avec les mains sur la figure, mais nous n'avons pas de serviette pour nous essuyer, nous essuyons nos joues avec les mains et séchons nos mains sur notre pantalon. Quand tout le monde est passé, on nous apporte un quart de thé et un morceau de pain.

La cellule, n'a pas de fenêtre et la lumière est allumée jour et nuit ; la porte est en bois, un trou de 3 à 4cm., à hauteur d'homme, a été fait. De temps en temps, le gardien dans le couloir vient y coller son œil.

Un des prisonniers nous a parlé ; il parle mal français, mais nous pouvons comprendre, il a travaillé en France avant la guerre à côté de Denain dans le Nord. Il nous explique que son camarade et lui étaient prisonniers en Allemagne, qu'ils se sont évadés pour revenir chez eux, mais les Russes les ont arrêtés et les voici comme nous en prison.

Pour le garçonnet, c'est aussi le cas de la Pologne, que les Allemands et les Russes se sont partagés la nouvelle frontière a bien bouleversé des familles ; ce gamin se trouvait en Pologne Allemande, mais il avait une tante en Pologne Russe et souvent sans se cacher, il allait voir sa tante. Jamais il n'avait eu d'ennuis ni côté allemand, ni côté russe et il continuait à aller et venir quand, un beau jour, les Russes l'ont arrêté et mis en prison.

Nous lui expliquons que nous, si nous sommes ici, ce doit être en transit, en attendant de repartir à Moscou. Cela semble le laisser rêveur, il secoue la tête et puis tristement il nous dit : "*Ici vous êtes entre les mains de la police du N.K.V.D., alors je vous souhaite que vous alliez à Moscou, mais n'oubliez pas que NKVD et GESTAPO...*" et il nous montre ses deux index accolés.

Nous ne prenons pas trop ces paroles au sérieux, car pour les Polonais, ils ont vu ce qui se passait en Allemagne, où ils ont été brimés, asservis, traités comme des esclaves et non comme des vaincus ; aussi ces gens-là sont au bord du désespoir, ils croyaient trouver en Russie au moins la liberté, ils retrouvent la prison sans recours pour pouvoir en sortir. Notre sort n'est donc pas comparable ; il nous faut patienter et tout ça va s'arranger.

La journée se passe monotone, chaque fois qu'un pas s'approche de la porte, nous guettons pour voir si elle va s'ouvrir et si un gardien va nous appeler. Hélas, la journée se passe, sans que l'on nous ait appelés. Après avoir été aux WC. pour la nuit, les Polonais et nous-mêmes nous nous préparons pour dormir: le plancher est un peu dur, mais il fait chaud dans la cellule et nous allons sans doute bien dormir. Le garçon aussi se prépare mais avant de s'allonger il se met à genoux, face au mur, et fait sa prière, la prière terminée, il s'allonge. Le Polonais a vu que nous regardions ce jeune garçon pendant sa prière, il nous dit que la

Pologne est très pieuse, que la plus grande partie des gens, surtout les jeunes, ne se couche pas sans faire leur prière, surtout si elle se trouve dans le désarroi. Il nous explique que ce jeune garçon a beaucoup de peine, car à la fouille, il avait une chaînette autour du cou avec une croix, les Russes lui ont arraché cette chaînette et mis le pied dessus ; dans son âme d'enfant pour lui c'est un sacrilège.

Nous nous couchons et ne tardons pas à nous endormir. Nous sommes réveillés par une clé qui tourne dans la serrure. Le gardien ouvre. Il a un papier à la main et lit un nom, c'est le mien, je lui fais signe que c'est moi et il me fait signe de le suivre. Je suis vite prêt, j'enfile mes chaussures, je n'ai que cela et ma veste à mettre, qui me servait d'oreiller.

Me voici dans le couloir ; le gardien, après avoir refermé la porte, me fait signe d'avancer, il me conduit jusqu'à une porte, il l'ouvre et me pousse à l'intérieur d'un bureau, un Russe y est assis ; sur le côté, à sa droite une femme, en toque de fourrure blanche et en bottes également blanches, est assise.

La femme me fait signe de m'asseoir, ce que je fais en disant merci, mais sans plus s'occuper de moi, elle continue une conversation avec l'officier russe.

Au bout d'un moment, ses yeux se reportent sur moi et dans un français très correct, me dit :

-*"Vous fumez?"* Hélas, oui, j'avais des cigarettes, mais on me les a retirées.

-*En effet, il est interdit d'avoir des cigarettes dans les cellules."*

Elle parle à l'officier, qui, du tiroir de son bureau, sort un paquet de cigarettes avec une boîte d'allumettes et me les tend.

-*"Avez-vous soif?"*. Je lui réponds que dans la cellule il fait très chaud et cela donne soif.

Elle transmet à l'officier qui se lève, va vers une porte et l'ouvre, parle en russe et revient s'asseoir.

Un Russe rentre dans la pièce avec une carafe et un verre, le pose devant moi sur le bureau ; pendant ce temps, j'ai ouvert le paquet de cigarettes, j'en prends une , très peu de tabac, beaucoup de carton, je l'allume et je fume tout en jetant un coup d'œil à l'interprète, une belle femme, peut-être trente-cinq ans très élégante.

Je me sers à boire, je bois lentement, je repose mon verre et à ce moment-là elle m'adresse la parole :

"- *Nous allons vous interroger, un interrogatoire d'identité pour constituer votre dossier, je vais vous poser des questions, vos réponses, je les transmettrai à l'officier, qui les inscrira.*

Nous commençons :

"- Quel est votre nom de famille, votre prénom, le prénom de votre père, votre date et lieu de naissance, votre domicile.

- Quelle profession? Jusqu'à quel âge avez-vous été à l'école, vos diplômes?

-Depuis combien de temps travaillez-vous?-Quelles sont les maisons ou usines et leurs adresses, où vous avez travaillé depuis que vous avez quitté l'école. Pour ma femme, même identité, mêmes questions, pour mes parents, âge, lieu de naissance, leurs professions et moyens d'existence.

Si j'avais des frères et des sœurs, même chose pour les soeurs mariées le nom des beaux-frères et toujours leurs moyens d'existence.

Ce fut long et je fus un peu embêté pour l'âge de ma mère et de deux de mes sœurs : toutes les trois étaient nées au mois de juillet, deux le 1er Juillet, une le 7 Juillet, mais laquelle le 7 Juillet?

Et puis la dernière question :

"- Pourquoi vous êtes-vous évadés ?

-Mais pour fuir mes ennemis, la France est en guerre avec l'Allemagne ; avec l'Allemagne, j'ai été fait prisonnier, mais mon devoir était de quitter l'Allemagne, voilà pourquoi je suis venu chercher refuge en Russie.

L'officier avait transcrit tout ce qu'elle avait traduit ; ils se parlèrent, elle se leva et me dit :

"Voilà, c'est tout on va vous reconduire, bonsoir." Un Russe vint me chercher et me raccompagna jusqu'à ma cellule.

Quand la porte fut refermée, mes trois collègues qui ne dormaient pas voulaient savoir ce qui s'était passé, et commencèrent par me dire :

"Tu en as mis un temps."

Je leur expliquais, c'était un interrogatoire avec une interprète, rien de grave, mais il a demandé beaucoup de choses et montrant les Polonais, qui dormaient:

"Ne les réveillons pas, dormons, je vous expliquerai demain".

Le lendemain, dès le réveil, ils me demandent : *"Alors ?*

Je leur explique l'interrogatoire, ils veulent savoir le climat, le ton bon, mauvais. Pour moi le ton est bon, le climat aussi, car ils m'ont offert à boire, à fumer et quand J'ai dit que j'habitais Paris, l'interprète m'a dit qu'elle avait été à l'ambassade russe à Paris *"C'est une très jolie ville."*

Donc le climat était bon et certainement dès que les interrogatoires seraient terminés, nous partirions pour l'ambassade à Moscou.

Eux aussi trouvèrent le climat bon, ainsi que le ton. Tout cela donnait un bon moral malgré notre captivité; nous n'avions plus qu'à attendre. Quelques jours se passèrent, nous avons tous donné un avis sur notre devenir : certainement nous irions à l'ambassade, nous serions rapatriés, autre avis, nous resterions peut-être en Russie, enfin de beaux projets, qui comblèrent les heures de ces quelques jours. Un après-midi, la porte de la cellule s'ouvre et le gardien appela « *Briquet* » et il me fit signe de le suivre.

Je me retrouvai dans le bureau de l'interrogatoire, même officier, même interprète: elle me fit asseoir et comme la première fois cigarettes et boisson. Puis elle m'expliqua que nous allons partir dans deux ou trois jours, qu'elle ne serait pas là et pour cette raison aujourd'hui nous allons signer le dossier. Elle commença à me passer des feuilles :

-" Ceci est votre état civil. Signez en bas, état civil de vos parents, signez, état civil de vos soeurs, signez. Une autre feuille : ceci est votre déposition de ce que vous avez fait depuis votre sortie de l'école.

Une autre feuille : *"Pour avoir franchi illégalement la frontière, vous êtes condamné à trois ans de prison.*

Je levais les yeux vers elle et je lui dis :

-"Je ne peux signer cela car en France, si on a commis un délit, on passe devant un tribunal et on peut s'expliquer pourquoi on a commis le délit."

-"Vous savez, me répondit-elle, c'est une formalité en Russie : toute personne qui franchit la frontière illégalement, sans Jugement est condamnée à trois ans de prison."

Je lui réponds : *"Je peux tout de même pas demander un visa aux Allemands,*

-Non, bien sûr, dit-elle, c'est pourquoi pour nous c'est une formalité, vous ne les ferez pas, vous irez à Moscou.

Etait-elle sincère, peut-être :

-"Ne faites pas la mauvaise tête, dans votre intérêt, il faut me faire confiance, allez-y, signez."

Finalement c'est ce que je fis.

Mes camarades furent appelés, chacun leur tour, et comme moi, avec réticence, ils signèrent.

Dans la cellule, le moral en en avait pris un coup, pendant des heures nous parlâmes de la sincérité de l'interprète. A tous les quatre, elle nous avait dit la même chose, nous ne

ferions pas la prison, mais un doute était en nous, pourquoi nous faire signer un jugement, si cela était une simple formalité.

Un peu déroutés par cette condamnation, nous pensâmes qu'il ne fallait pas trop se faire de soucis et attendre le départ pour voir, où nous allions aboutir. Nous n'osions pas avouer ce que chacun de nous pensait vraiment : "*Si cela était vrai, ces trois ans de prison.*"

Trois jours plus tard, nous fûmes réveillés de bonne heure. Nos musettes nous furent rendues et en route: dans la cour, un panier à salade, c'est pour nous ; il fait toujours nuit, le froid aussi toujours aussi mordant et nous sommes mal habillés pour supporter une telle température.

Nous montons, les portes se referment, deux gardiens sur la plate-forme, et la voiture démarre. Elle ne roula pas très longtemps. Arrêt, les portes s'ouvrent et nous descendons.

Nous sommes à la gare, nous passons sur le quai, un train de marchandises, un wagon de voyageurs, vieux modèle en bois, mais avec couloir, est attaché à ce train, c'est pour nous.

Nous changeons de gardiens, une nouvelle équipe nous réceptionne, mais là nous allons être bien escortés, un officier, quatre gardiens chacun avec un chien en laisse.

Nous montons dans le wagon et nous voilà dans un compartiment. Il n'y a pas d'électricité, ce sont deux bougies qui éclairent, pas de chauffage, nous commençons à nous refroidir sérieusement.

Nous nous asseyons très près l'un de l'autre pour conserver notre chaleur, mais les fesses sur la banquette et le dos appuyé au dossier, en quelques minutes, les vêtements sont traversés par le froid qui nous fait une véritable morsure, nous ne pouvons pas rester assis. Il faut se lever, nous nous mettons debout dos contre dos, cela est moins froid que le dossier de la banquette, mais nous ne pourrions pas tenir longtemps, si le voyage est un peu long, nous allons "*crever*", simple formalité que l'interprète avait dit, avait-elle pensé au voyage ?

Combien de temps avons-nous roulé ? Nous n'en savons rien, le jour est venu doucement et partout de la neige. Pendant tout ce voyage, nous avons tapé des pieds, sauté, fait des moulinets avec les bras, enfin tout ce qui était possible de faire pour garder un peu de chaleur en nous, il ne faut surtout pas se laisser engourdir.

Nous nous frottons mutuellement le dos, la poitrine, les jambes pour que la circulation du sang continue, mais que ce voyage est long, les minutes nous paraissent des heures, la nuit va bientôt tomber, car il doit y avoir des heures que nous sommes là-dedans; nous n'avons rien eu à manger, mais dans nos musettes nous avons retrouvé du sucre, du chocolat, des biscuits. Les biscuits sont gelés nous ne pouvons les manger, nous suçons du sucre et du chocolat.

Le bruit des roues à la jonction des rails va nous faire éclater la tête, notre pauvre tête, elle est toute vide, elle ne pense plus. Nous avons rabattu notre calot sur les oreilles, elles sont un peu protégées, elles ne gèleront pas car en plus nous avons un passe-montagne. Et voilà que j'ai envie d'uriner, je le dit à mes camarades, eux aussi ; nous appelons un gardien, nous lui faisons comprendre par gestes ce que nous voulons, lui-même nous fait signe avec son pouce un seul à la fois.

Me voici dans les toilettes au bout du couloir, le gardien, qui a suivi, ne veut pas que je ferme la porte, je la laisse donc ouverte ; je déboutonne ma braguette et oh stupeur, je n'ai plus rien tout est rentré ; là je comprends vraiment le coup de la fourchette à escargot, là aussi il faudra frictionner pour arriver à en voir un petit bout pour pouvoir uriner. Enfin le train ralentit, les freins grincent sur les roues, nous arrivons dans une gare.

Le train est arrêté, nos gardiens nous font signe de descendre et tant bien que mal nous descendons sur le quai ; l'officier passe en tête, nous suivons l'un derrière l'autre, mais aussi les quatre chiens avec leurs gardiens.

Nous voici dans la gare, en rentrant nous avons reçu comme un coup, car brusquement nous avons au moins quarante degrés différence avec notre wagon.

Nos gardiens nous font mettre dans un coin de la gare, les quatre chiens assis sur leurs derrières nous observent mais nous ne bougeons pas ; un grand bien-être se fait en nous, tout se réchauffe, les engourdissements lentement disparaissent, le cerveau devient plus clair, plus lucide, nous commençons à regarder autour de nous, comme des êtres venant d'un autre monde, d'un autre univers.

La pendule de la gare marque dix heures, nous ne pouvons y croire: nous n'avons passé que trois heures environ dans ce train et cela nous a semblé une éternité. Après la pendule, le nom de la gare nous apparaît : **BIALYSTOK**¹. Ce n'est pas Moscou, mais pour l'instant nous ne pensons qu'à nous réchauffer.

¹ La ville fait (...) à nouveau partie de la Pologne indépendante de 1920 à 1939. En septembre 1939, Białystok est occupée par l'armée allemande, avant d'être remise à l'Union soviétique, comme prévu par le protocole secret du Pacte germano-soviétique. La ville est alors rattachée à la République socialiste soviétique de Biélorussie et devient la capitale de la nouvelle voblast de Belastok. Le 27 juin 1941, Białystok tombe aux mains de l'Allemagne nazie, cinq jours après le début de l'Opération Barbarossa. L'armée allemande met en œuvre dès le début une politique de pillage et d'extermination de la population non-allemande de la ville. Plus de 2 000 Juifs (hommes, femmes et enfants) sont massacrés par le 309e bataillon de police, cinq cent d'entre eux enfermés dans la synagogue et brûlés vifs



Dans la gare, de nouveaux gardiens sont rentrés : ils parlent avec ceux qui nous ont amenés en nous regardant, donc nous sommes visés. L'officier fait signer les papiers aux nouveaux arrivants, sans doute notre prise en charge. C'est bien ça, car ils nous font signe de nous mettre en route, dommage nous étions si bien dans cette chaleur, que nous nous serions laissés à somnoler.

Nous nous dirigeons vers la porte, il va falloir repartir dans le froid, qui la porte passée, nous rappelle qu'il est toujours là aussi vif, aussi mordant que quelques heures avant.

Dans la cour, un panier à salade nous attend, on nous invite à y monter. Nous voici installés, pourvu que le voyage ne soit pas trop long car le peu de chaleur que nous avons emmagasinée ne va pas faire long feu.

Le panier à salade démarre avec deux gardiens sur la plate-forme, ils ont fermé la porte à double tour ; nous ne voyons pas grand-chose du paysage car nous ne pouvons voir que par la porte grillagée, et devant cette porte se tient un gardien engoncé dans sa capote, qui nous cache la visibilité.

La voiture n'a pas roulé très longtemps ; elle s'arrête mais personne ne bouge, elle repart et presque aussitôt s'arrête de nouveau. Les gardiens ouvrent la porte et nous font signe de descendre: le voyage n'a vraiment pas été très long.

Nous descendons. Hélas nous ne sommes pas à l'Hôtel des Voyageurs mais derrière le mur d'enceinte d'une prison. Entre le mur et la prison avec ses fenêtres grillagées, il y a les

sentinelles, armées de mitrailleuse ; ils ont un bonnet de fourrure et un manteau en peau qui leur descend jusqu'aux chevilles,

Nous pénétrons dans la prison par une petite porte en fer, qui se trouve intégrée dans un des battants d'une très grande porte, également en fer ; nos gardiens nous dirigent vers un bureau.

Nous sommes pris en charge par une nouvelle équipe et nous pénétrons dans une autre pièce, pas très large mais assez longue. Nos nouveaux gardiens nous font signe de nous déshabiller, nous avons compris que nous sommes entre les mains du service d'accueil; nous voici nus comme des vers, nos moustaches, nos vêtements sont à l'autre bout de la pièce et quatre gardiens les passent en revue ; pas une couture, pas un pli ne seront oubliés, mais en plus les pattes d'épaules seront arrachées, les boutons également. Avant de pouvoir nous rhabiller, nos quatre fouilleurs vinrent vers nous, ils nous firent ouvrir la bouche pour inspection, les oreilles, le nez ne furent pas oubliés, ensuite accroupis, pour voir la raie des fesses ; enfin nous pûmes reprendre nos habits, mais plus de ceinture, plus de lacets à nos chaussures.

Après avoir pénétré dans la prison même, avoir parcouru quelques couloirs, descendu deux étages, nous nous sommes retrouvés tous les quatre dans une cellule et quelle cellule, quelle journée aussi, le train, le froid, la gare, la chaleur, la fouille, la cellule ! Un gardien nous pousse à l'intérieur, cela sent mauvais et puis cette cellule est pleine de bétail humain. Quand la porte se referme d'un bruit sourd nous sommes K.O.

Nous sommes restés à la même place, au même endroit que quand la porte s'est refermée. Nous n'aurions pas pu faire autrement, il n'y avait pas de place pour marcher.

Nous nous remettons lentement du K.O. que nous avons reçu en pleine face, nous reprenons nos esprits, les oreilles bruissent, le regard voilé devient plus net, la vision plus claire nous fait voir un monde de détresse.

Des êtres humains hirsutes, dépenaillés, maigres, les yeux enfoncés dans les orbites, assis à l'orientale à même le ciment de la cellule, car il n'y a pas de meubles, pas de banc, que le sol ; ils sont donc là assis, ils nous regardent, certains avec un semblant de vie dans le regard, d'autres avec un regard sans vie, d'autres enfin regardent sans voir. Nous sommes là tous les quatre, sans un mot, notre regard se porte sur les prisonniers puis sur un de nous, nous ne pouvons pas parler, mais quand nous croisons notre regard, une grande détresse s'y reflète. Puis des sons, des paroles sortent de la bouche d'Albert :

- " Les vaches, ils nous ont eus ! "

Et les trois autres, de la tête, ne peuvent qu'approuver.

Quelques prisonniers se sont levés et en polonais, en allemand, en russe, ils nous demandent qui nous sommes, nous faisons comprendre que nous sommes Français.

Dans la cellule, il y a des civils mais aussi des prisonniers en tenue militaire. Un soldat se lève, quand nous avons dit que nous étions français et enjambant des corps, essayant de mettre les pieds à même le sol, il vient vers nous et nous pose des questions :

" D'où venez-vous?- Pourquoi les Russes vous ont-ils conduits ici?"

Il parle un français correct: nous le laissons parler, maintenant tous les regards sont braqués sur nous. Après toutes les questions qu'il nous a posées, nous lui répondons :

"-Que nous étions prisonniers au Stalag 1.B à Tannenberg que nous avons été envoyés travailler en Pologne occupée par les Allemands, que nous nous sommes évadés en Pologne occupée par les Russes et après avoir été interrogés, nous nous retrouvons ici sans trop savoir pourquoi.

-Des nouvelles de la guerre, nous ne savons pas grand- chose, que malgré tous les bombardements sur l'Angleterre, celle-ci tient toujours."

Il traduit pour les autres, tous sont avides de nouvelles. A notre tour, nous voulons lui poser quelques questions :

"Mais pourquoi êtes-vous ici ?

-La plupart des prisonniers que vous voyez, sont comme moi des prisonniers de guerre en Allemagne ; nous nous sommes évadés car nous étions tous dans la partie de la Pologne occupée par les Russes. Mais avant de pouvoir arriver à nos villages, à nos maisons, nous avons été repris par les Russes qui nous ont mis en prison.

Il y en a qui depuis un an sont ici, d'autres depuis deux mois, d'autres depuis six mois, nous attendons ; il y en a d'autres, qui sont partis, nous ne savons pas où, ni pourquoi eux plutôt que d'autres.

Il y a aussi quelques civils, une vingtaine, et notre interprète nous raconte qu'eux ont trois mois de prison à faire et qu'ensuite ils sortiront, ils sont tous polonais. Nous étions toujours debout, aussi notre interprète demanda à ses compatriotes de se serrer un peu, pour que nous puissions nous asseoir, avec les genoux sous le menton.

Il fallait garder cette position sans espoir de pouvoir s'allonger, car la cellule, qui avait 10 mètres de long et 3,50 mètres de large ne permettait pas avec une telle surface de pouvoir faire prendre ses aises à 72 personnes, plus quatre avec nous; cela donnait 75 personnes, un tout petit peu plus de 2 personnes au mètre carré. Il n'y avait pas de fenêtre, la cellule était éclairée par une lampe électrique qui donnait une lumière blafarde ; pour l'aération, je ne sais pas s'il y avait des gaines ou des cheminées, je n'en ai pas vu. Mais il devait bien y avoir quelque chose, sinon nous serions tous crevés.

De temps en temps, venant du fond de la cellule, un homme se dirigeait vers la porte, là se trouvait une tinette avec un couvercle, qui servait à uriner ; quand elle était presque

pleine des coups de poing dans la porte pour appeler le gardien pour la vider, mais il ne venait pas toujours à l'appel ou bien il venait voir ce qui se passait, refermait la porte et ne revenait que bien plus tard. Mais pendant ce temps-là, d'autres avaient uriné', on a beau se retenir, il arrive un moment où l'on ne peut plus attendre et la tinette débordait, pas de balai, pas de toile pour pouvoir éponger, cela s'évaporait dans la cellule, d'où l'odeur infecte qui venait s'ajouter aux haleines et aux corps, pour lesquels aucune mesure d'hygiène n'était prévue.

Notre moral, à voir et à entendre ce que notre interprète nous racontait, était tombé bien bas ; pour lui, les Russes ne valaient pas mieux que les Allemands, les uns et les autres se trouvaient en pays conquis, il fallait se plier à leur discipline, ceux qui ne le faisaient pas se retrouvaient en prison, comme la plupart des civils qui se trouvaient dans la cellule.

C'étaient des ouvriers qui avaient eu un premier retard au travail, la peine encourue était la moitié de la paie pendant quinze jours, deuxième retard, pendant un mois la moitié de la paie en moins, troisième retard, trois mois de prison.

Ils se retrouvaient là ces civils, qui peut-être par bravade ou par résistance avaient désobéi à la discipline, ils purgeaient leurs peines de trois mois, mais au sortir ils resteraient catalogués.

Nous sommes là depuis combien de temps?-Nous n'en savons rien plus de jour, plus de nuit, rien.

Nous demandons comment cela se passe pour les repas et la vie dans cette cellule :

-Le matin et le soir, sortie par douze pour aller aux W.C., qui se trouvent au bout du couloir ; le matin un morceau de pain de deux cent grammes environ et à midi un litre de soupe, voilà toute l'activité, le restant du temps doit être passé là assis à méditer.

Nous avons passé notre première nuit, nous venons de toucher notre morceau de pain ; hier soir, le gardien a ouvert la porte et par douze nous sommes allés aux W.C., une pièce de trois mètres de long, deux mètres de large, au fond un W.C. à semelle, au milieu accroché au mur un petit lavabo avec un robinet. Nous sommes douze là-dedans et il faut faire vite car nous ne restons que dix minutes, après quoi les gardiens ouvrent la porte et il faut réintégrer la cellule. Il y a eu six groupes, le dernier étant de quinze, ceci étant terminé, nous avons pris des dispositions pour se coucher.

Deux rangs furent faits, les têtes contre les murs et les pieds au milieu de la pièce, nous ne pouvions nous allonger, aussi nous étions couchés en chien de fusil sur le côté. Tous les corps dans chaque rang se touchant les uns les autres, un petit passage restait libre au bout des pieds de chaque rang pour permettre la nuit d'aller uriner pour celui qui en avait envie.

Nous étions couchés à même le ciment. il n'y avait pas de couvertures, mais dans la cellule il faisait chaud. Nous avons enlevé notre capote et nous l'avions pliée, elle nous servait d'oreiller. J'eus beaucoup de mal à m'endormir, ce n'est pourtant pas quelques ronflements ou quelques respirations bruyantes qui m'empêchaient de trouver le sommeil, non c'était autre chose, ma tête bourdonnait de tout ce que j'avais vu, entendu, et pourtant j'avais l'impression d'avoir le cerveau vide, je ne pouvais pas penser et pourtant je ne trouvais pas le sommeil.

Celui-ci cependant vint, combien de temps, je ne sais pas mais je me réveillai avec un mal au bras, que lequel j'étais couché, j'essayai de m'asseoir, mais bien que je fasse doucement, je réveillai le voisin devant moi. Il me regarda, avec dans ses yeux beaucoup de tristesse, mais aussi beaucoup de bonté ; d'ailleurs, dans cet homme de 45 ans environ, soldat évadé, qui n'avait pas pu rejoindre son foyer, tout respirait la bonté, son visage, ses paroles, son regard. Quand il me regarda, je me frottai le bras, il comprit, je ne devais pas être le premier à qui cela arrivait. Sans animosité dans la voix, il parla assez fort pour se faire entendre de ceux qui dormaient. Je ne compris pas ses paroles, mais quand tout le monde se retourna pour permettre de se coucher sur l'autre bras, je me doutai de ce qu'il avait dit, comme tout le rang, je me couchai sur l'autre bras et me rendormis.

Je fus réveillé par les gardiens qui commençaient les rassemblements pour les W.C. et le même processus que la veille, par douze dans la salle au W.C. et dix minutes après, il faut sortir et revenir dans la cellule, besoin fait ou pas. Notre interprète polonais nous expliqua le fonctionnement des W.C.: pour que tout le monde puisse passer dans les deux fois, il fallait choisir soit le matin soit le soir, comme cela, au lieu de douze, il n'y en avait que six à chaque fournée, qui pouvaient faire leurs besoins, aussi les groupes étaient toujours les mêmes, les six autres en profitaient pour se passer un peu d'eau sur la figure; mais sans savon, d'ailleurs le papier était complètement inconnu. Après les W.C. , nous touchions notre morceau de pain, qui n'était pas très gros car très humide, il était noir et très acide, mais il était quand même le bienvenu.

Nous nous sommes installés tant bien que mal pour pouvoir être assis et nous attendions la soupe, il n'y a que ça à faire. nous avons essayé tous les quatre de nous rapprocher, avec la compréhension des autres prisonniers, nous y sommes arrivés, nous n'avions pas beaucoup parlé ensemble depuis notre rentrée dans la cellule, nous avons été un peu séparés.

Pour Pierre, nous étions bel et bien en prison et nous allions purger la condamnation de 3 ans pour avoir franchi la frontière illégalement ; nous étions faits comme des rats, la belle dame interprète nous avait bien eus.

Le moral n'était vraiment pas fameux, trois ans dans des conditions pareilles, mais nous serions fous ou crevés, avant.

Nous commençons à regretter de nous être évadés, car en Allemagne nous ne pouvions pas dire que, dans notre cas, nous étions malheureux, nous étions traités en prisonnier de guerre. Mais ici, où nous avons cru que nous serions en pays ami, voilà que nous étions vraiment des prisonniers, comme si nous avions assassiné tous les gardes-frontière lors de notre passage de la frontière ; nous avons violé les droits et les lois de la constitution pour ne pas avoir demandé un laissez-passer aux Allemands et aussi de demander un visa de séjour à l'ambassade Russe à Berlin. Non, ce n'était pas possible, il y avait les accords de Genève qui prévoyaient l'internement des évadés, mais pas la prison.

La soupe du midi arriva et, là aussi, il y avait un processus à respecter : il y avait dans la cellule vingt-deux gamelles, sorte de grand bol en aluminium, donc il fallait faire quatre services. Etaient déjà formés des groupes de trois ou quatre et chaque jour le tour changeait : le premier aujourd'hui serait le dernier demain et ainsi de suite, chacun passant à son tour en tête. Il n'y avait pas de cuillers, il fallait boire à même la gamelle, jamais elle n'était lavée. Nous fûmes affectés chacun à un groupe et ce jour-là nous passâmes les derniers à la soupe. La soupe se composait de bouillon de poissons, quelquefois un œil se trouvait parmi les grains de millet, qui servaient de pâte à potage, mais très clairsemés, mais pour un plat de résistance c'était un peu clair.

Dans l'après-midi de ce jour, nous fûmes appelés un par un pour passer à la photo de face et de profil, empreintes digitales, d'abord doigt par doigt, et ensuite les deux mains entières, tout cela sans un mot car il n'y avait pas d'interprète. Ce ne fut pas un divertissement, nous prenions bien conscience que nous étions dans l'engrenage de la Justice et que c'était bel et bien l'incarcération et que nous n'avions aucun moyen de pouvoir nous défendre: nous allions subir le sort, que l'on nous réservait.

Les jours ont passé, nous ne nous rendons pas compte du jour ou de la nuit, puisque dans la cellule, comme éclairage, il n'y a qu'une lampe électrique. Aussi pour ne pas perdre la notion du temps, tous les jours, après la distribution du pain, nous faisons tous les quatre à tour de rôle une petite boulette de mie, que nous laissons sécher, cela devient dur comme du ciment ; nous mettons cette boulette de côté ; pour nous elle représente vingt-quatre heures, donc un jour, et comme nous sommes rentrés le 29 janvier ; nous pourrions toujours savoir ainsi la date du jour, où nous nous trouvons.

Pendant ces quinze jours, Paul a eu une éruption de boutons sur tout le corps, sur la figure, cela a formé des croûtes, nous avons demandé le docteur, celui-ci est venu, c'était une Jeune femme : elle a regardé Paul et comme elle était venue avec des aides, ils ont emmené Paul. Au bout d'un certain temps; il est revenu rouge comme un homard que l'on vient de faire cuire, ils l'avaient badigeonné de mercure au chrome : nous le mettons-un peu en boîte, un petit divertissement dans notre solitude.

Pendant ces quinze jours, le coiffeur est venu aussi : cela se passe à l'entrée de la cellule, il y a deux exécutants, chacun avec une tondeuse. Les deux premiers prisonniers à

passer se mettent torse nu, les tondeuses font d'abord la barbe, les cheveux, les poils sur la poitrine, s'il y en a sous les bras ensuite, puis ils baissent leurs pantalon et la séance continue jusqu'au dernier poil. Deux autres prennent la place et même opération, tous les poils y passent.

Nous serons les derniers à passer, mais nous sommes réticents, nous avons eu les cheveux coupés en Allemagne, tout au début de notre captivité, depuis ils ont repoussé et nous voulons les conserver. Aussi nous faisons dire par le Polonais que nous avons de la sinusite et que nous ne pouvons pas avoir les cheveux coupés : discussions, palabre...voyant cela, nous demandons le docteur, finalement un des gardiens se détache et revient au bout d'un moment avec le docteur femme : le Polonais expliqua notre cas au docteur, la réponse est que cela n'a pas d'importance, dans la cellule, il ne fait pas froid, donc nous n'avons rien à craindre.

Notre Polonais nous engage à ne pas trop faire la mauvaise tête, car nous serons forcés d'y passer.

Finalement nous cédon et la séance se termine par notre dépilation complète.

Pendant ces quinze jours, nous avons réussi après maintes demandes parmi les prisonniers à obtenir une gamelle pour nous quatre ; nous préférons cela, nous sommes quatre copains qui nous connaissons bien, nous pouvons donc manger dans la même auge.

Les journées sont toutes semblables les unes aux autres: matin réveil, W.C., puis le pain en attendant la soupe du midi ; maintenant nous faisons comme tout le monde, nous nous épouillons, nous sommes couverts de cette vermine, alors nous faisons une séance de deux heures environ dans la chemise le pantalon, nous en tuons des dizaines et des dizaines, mais comme dit Albert nous pouvons en tuer, demain il y en aura autant demain, car ils sont soixante-dix fois grand-père dans la même nuit.

Entre nous, nous ne parlons plus de l'avenir, de l'Hôtel des Voyageurs à Moscou. Si au plus profond de soi-même, chacun garde un petit espoir d'en sortir, il ne le dit pas aux autres, de ce fait nous ne nous parlons plus beaucoup, nous sommes prostrés. La soupe de midi anime un peu la cellule pendant les quatre services et puis l'après-midi, qui se traîne en longueur. Notre Polonais interprète vient nous parler pour passer le temps et il nous raconte les histoires des prisonniers, tel ce Russe, qui se trouve là le pauvre gars est militaire, il y a dix-huit mois qu'il est ici, voici ce que nous raconte notre polonais sur le mal, qu'il a fait : C'est un soldat russe, un artilleur ; dans une manœuvre, un obus lui est tombé sur le pied, doigts de pied écrasés, hôpital, convalescence, et au retour, sa convalescence terminée, il arrive avec deux jours de retard, il récolte quatre ans de prison et ceci en temps de paix, comparé à chez nous, cela est très sévère. Et puis la journée va se terminer, nous commençons à aller aux W.C., toujours nos quelques minutes pour douze, tout le monde est passé, la tinette a été vidée, la séance de mise en place pour se coucher commence.

Le temps a passé, il y a maintenant soixante jours, que nous sommes là, nos petites boulettes de pain sont soixante quand nous les comptons. Pendant ces soixante jours, rien, mais absolument rien, pas d'entrées, pas de sorties, nous sommes là à croupir, sans que personne ne sache où nous sommes. Nous nous révoltons un peu, il faut que nous voyions quelqu'un, à qui nous expliquerons notre cas, comment faire? Notre interprète interrogé à ce sujet nous dit qu'il faudrait demander à voir le directeur de la prison, mais il ne croit pas qu'il se dérangera :

"Vous pouvez toujours essayer; ah ! Si vous faisiez la grève de la faim, vous auriez plus de chance de le voir".

La grève de la faim, nous n'y avions pas pensé, mais cela va être dur, car nous n'avons après deux mois de ce régime, plus de réserves en nous, nous avons faim et nous attendons notre pain et notre soupe avec impatience ; au début nous n'avions pas faim, nous avions des réserves, nous aurions pu tenir une grève, mais maintenant, nous ne savons pas ; tous les quatre nous pesons le pour et le contre, ne rien faire, c'est continuer à croupir là-dedans avec des risques d'épidémie, de maladie ou à la longue de devenir fou le pour, c'est attirer l'attention sur nous, les gardiens seront bien forcés de dire que les quatre Français font la grève de la faim et qu'ils veulent voir le directeur de la prison: certainement cela devrait apporter quelque chose, mais tiendrons-nous?

Finalement, tous les quatre, nous décidons de faire la grève dès le lendemain. Toujours à notre Polonais, nous demandons ce qu'il faut faire, c'est très simple, quand vous aurez votre pain, vous le remettez dans le panier en demandant le directeur et il nous apprend à prononcer "*Directeur*" en russe, pour la soupe, même méthode, quand la gamelle est pleine, la reverser dans la bassine en demandant le directeur; notre Polonais nous dit qu'il se tiendra devant la porte et qu'il expliquera, que les Français veulent voir le directeur.

Le lendemain, à la distribution du pain, nous sommes tous les quatre, l'un derrière l'autre, le premier, qui reçoit le pain, le rejette dans le panier en prononçant le mot *directeur* en russe, les trois autres font la même chose. Le gardien ne paraît pas surpris, pour lui, ces Français doivent avoir un caprice de petite fille, demain ils mangeront. Le Polonais est là, il explique que nous faisons la grève de la faim pour voir le directeur.

Depuis cinq jours, nous faisons la grève, rien côté des gardiens, tous ces jours nous avons rendu notre pain, vidé notre soupe, en répétant directeur, directeur, mais tous les jours ils ont refermé la porte sans un mot.

Le deuxième jour de notre grève, tous les prisonniers nous ont donné un petit bout de pain, ce qui fait soixante et onze petit bouts de pains, qui nous font notre ration; nous avons été très sensible à ce bel élan de solidarité, alors qu'il y en a, qui dans l'adversité s'entretient. Les autres, dans des circonstances semblables, essaient par des privations volontaires de témoigner

Car si ces petits morceaux de pain nous rendent la grève plus supportable, pour eux ce petit bout de pain leur manque, car tous nous avons faim, même très faim.

A midi, chacun a voulu nous donner un peu de soupe, mais nous avons refusé, le pain nous faisait grand plaisir, mais puisque nous faisons la grève, il fallait quand même bien y participer en refusant la soupe.

Cette grève nous a redonné un peu de tonus, nous sommes moins amorphes, car nous ne sommes plus inactifs, nous faisons quelque chose peut-être pour rien, mais nous croyons bien que quelqu'un se déplacera pour venir nous voir. C'est ce nous recherchons et si nous arrivons à nos fins, nous serons peut-être déçus mais contents d'avoir provoqué une réaction, même négative.

Enfin il est venu, nous avons refusé notre soupe du midi, et, dans l'après-midi, la porte s'est ouverte, huit personnes sont là, une s'avance ; "*Je suis le directeur, où sont les Français?*". C'est notre interprète, qui traduit, nous avançons/tous les quatre, le directeur a l'air de se fâcher, nous entendons cela à l'intonation de sa voix, dure: "*Pourquoi m'avez-vous dérangé?- Que voulez-vous?*"

L'interprète traduit.

Nous faisons répondre, que nous ne sommes pas des prisonniers de droit commun, nous sommes français, prisonnier de guerre et nous nous sommes évadés en Russie pour y trouver refuge, nous ne comprenons pas pourquoi on nous inflige la dure épreuve, que nous subissons dans cette cellule. Il parle avec une voix qui se radoucit; toute la prison est en quarantaine pour une épidémie de typhus. Quand la quarantaine sera passée, vous partirez, vous ne resterez pas ici ; si ce contretemps ne s'était pas produit, il y a longtemps que vous seriez partis, pour l'instant nous ne pouvons rien.

Albert demande combien de temps encore nous allons rester là et après si nous rentrerons à Paris.

"*Je ne sais pas combien de temps encore*", puis tout jovial: "*vous rentrerez à Paris, quand le drapeau rouge flottera sur la Tour Eiffel*".

Il se retourne pour partir, l'entretien est terminé, nous demandons si nous pouvons avoir la soupe à midi : "*oui, oui*" et il s'en va.

La porte refermée, l'interprète nous regarde et nous dit: "*Vous êtes contents*".

Bien sûr, nous sommes contents, nous voulions voir quelqu'un, nous l'avons vu. Reste à savoir, si dans ses paroles, il était sincère, parce que dans un sens cela intéresse toute la cellule ; les Polonais en discutent car il y en a qui ne purgent que trois mois et les trois mois sont dépassés ; eux aussi se faisaient du souci de ne pas savoir pourquoi les Russes ne les

relâchaient pas. Maintenant tout le monde parle, si bien que le gardien est intervenu pour nous faire taire.

Nous aussi nous sommes heureux, notre moral a remonté, nous ne pouvons pas dire qu'il est au beau fixe, mais enfin cela va mieux. Nous sourions, depuis deux mois nous n'avions pas vu un sourire sur nos lèvres; et puis nous pouvons recommencer à discuter, à faire des projets, nous allons enfin revivre. Comme le directeur l'avait promis, les gardiens nous apportent la soupe, on nous prête trois gamelles pour que nous soyons serais tous les quatre ensemble: quelle fut bonne cette soupe!

Les jours ont passé avec des hauts et des bas, chacun a eu son jour de cafard, mais il y en avait toujours un pour remonter le moral des autres. Depuis la venue du directeur, nous avons eu de l'espoir : pourtant rien n'avait changé, tous jours nous allions aux w.c. sans pouvoir se laver, tous les jours nous avions le pain et la soupe, tous les jours cherchions les poux, dont nous étions envahis et tous les jours nous étions sans parler, sans penser, clans une torpeur comateuse .accroupis sur nous-mêmes et cela depuis vingt- cinq jours, les petites boulettes de pain sont là.

Le quatre-vingt sixième jour, le réveil, les W.C., la distribution du pain puis un certain temps se passe et grand branle-bas, la porte s'ouvre, une grande quantité de gardiens est dans le couloir, il y en a un à l'entrée de la cellule qui a l'air de donner des ordres, nous regardons notre Polonais: « *Que dit-il?-- De sortir avec les gamelles'*. Nous partons. La foudre tombant à nos pieds n'aurait certainement pas eu autant d'effets,

Nous sommes vite prêts, nous n'avons aucun bagage.

Dans le couloir, nous devons nous mettre par deux, ce que nous faisons deux devant, deux derrière, il faut essayer de ne pas se faire séparer. Nous voici tous alignés dans le couloir et en avant. Des portes en barreaux de fer, qui s'ouvrent, qui se referment, d'autres encore qui s'ouvrent, qui se referment, nous montons un escalier et toujours des portes en barreaux de fer, nous voici dans un couloir, les Russes nous font entrer dans une pièce.

Oh, miracle ! par une fenêtre, avec des barreaux bien sûr, mais par cette fenêtre nous voyons le jour, mais cette lumière nous fait mal, nous devons fermer les yeux, tout doucement, à travers les cils, nous regardons ce qui se passe, ce jour heureusement un peu blafard, sans soleil, et puis en regardant où nous sommes, deuxième miracle : dans une salle de douches.

Les Russes expliquent, qu'il faut nous déshabiller, faire un paquet de nos vêtements et de les mettre dans des chariots, qui se trouvent là, nos vêtements vont passer à la désinfection.

On nous distribue un petit morceau de savon et les douches, qui sont des pommes d'arrosoir sur les murs à un mètre d'intervalle, se mettent en route. C'est l'euphorie générale et je te frotte le dos, tu me frottes le mien et cette eau, qui vous coule de la tête aux pieds,

quelle sensation ! Comme cela est bon. Nous avons eu le temps de nous savonner, de nous rincer et de savourer cette eau qui coule sur le corps. Puis l'eau s'est arrêtée de couler, mais nous éprouvons une sensation de bien-être. Le délasserment, nous n'avons pas de serviette, mais qu'importe.

Il fait chaud dans cette pièce, nous allons bien sécher malgré l'humidité de l'air; nous attendons nos vêtements, ils arrivent, mais il y a soixante-quinze paquets. Il faut chercher le sien.

Nous sommes habillés, tout s'est passé sans trop de pagaille. Et nous voici de nouveau dans le couloir.

Nous n'avons pas réintégré la cellule, les Russes nous ont conduits dans une salle, trois ou quatre fois plus grande, nous avons le jour par des fenêtres. Avec des carreaux certes, mais notre vue n'est pas limitée à trois mètres cinquante.

Les plus grands, en se mettant sur la pointe des pieds, peuvent apercevoir le mur d'enceinte et plus loin les toits de la ville ; nous devons être au deuxième étage et puis il y a la place dans cette pièce, ce soir nous ne coucherons pas en chien de fusil, il n'y aura pas de retournement de toute la file pour un qui a mal au bras. Après quatre-vingt-cinq journées ou plutôt nuits, non ce soir nous pourrions choisir nous-mêmes notre position, à droite, à gauche, sur le dos et puis nous n'allons pas être astreints à rester accroupis la même place ; pendant quatre-vingt-cinq jours, nous sommes restés assis sur nos fesses, les genoux au menton, quand nous en avons assez, nous changeons de position, assis à l'orientale et pour se dégourdir, nous nous mettions debout.

Quatre-vingt-cinq jours de ce régime, nous sommes un peu rouillés.

Quelques prisonniers, pour se dégourdir, se mettent à marcher tout autour de cette pièce ; bientôt, les chaussures enlevées .pour ne pas faire trop de bruit, nous sommes sur un parquet, nous formons un grand cercle et nous marchons les uns derrière les autres; nous marchons, balançant les bras et cette marche nous procurera autant de plaisir que la douche.

Nous venons de recevoir notre morceau de pain, le quatre-vingt douzième. Depuis que nous avons changé de cellule, sept nouveaux jours ont passé, nous avons marché tous les jours et nous avons dormi dans la position que nous avons choisie ; comme tous les jours nous avons mangé notre pain et puis nous nous sommes mis à marcher.

Brusquement la porte s'ouvre ; arrêtant la marche, un gardien s'avance des papiers à la main. Il recommande le silence; puis il appelle des noms, ce sont les nôtres, mais nous sommes tellement surpris que nous ne répondons pas tout de suite. Il recommence une deuxième fois, alors là nous répondons à l'appel de notre nom, nous devons répondre par le prénom de notre père suivi de "vich".

Il nous fait signe de sortir et toujours parlant russe, nous demandons à notre Polonais ce qu'il dit : "*Il dit de sortir que vous partez d'ici.*"

Nous hésitons, le Russe élève alors la voix, nous disons au revoir à tous ceux que nous laissons en leur souhaitant bonne chance et nous partons.

Nous nous retrouvons dans la salle de réception, lorsque nous sommes arrivés dans cette prison; il y a là des Russes, qui se mettent à parler avec les gardiens, qui nous ont amenés: c'est de nous qu'il s'agissait, car tout en parlant, ils nous regardent. Les Russes nous rendent nos musettes et tout ce qu'ils nous ont confisqué à l'entrée: les ceintures, les lacets, etc... Tout, sauf les boutons. Nous mettons nos ceintures, car nous n'avions rien pour tenir les pantalons, il fallait toujours avoir la main dessus, nous avons bien découpé une petite bande de doublure dans la veste, avec quoi nous avons fait une attache, mais cela ne serrait pas assez et le pantalon avait toujours tendance à tomber; nous mîmes nos ceinturés et nos lacets, mais nous n'avions plus de boutons.

Les Russes nous donnèrent à chacun un morceau de pain et du sucre ; par signe et avec les doigts, nous demandâmes pour combien de temps? Ce fut laborieux, mais enfin on nous montra de la main quatre doigts, nous comprimes donc que nous aurions quatre jours de voyage et qu'il faudrait partager nos rations en quatre.

Les formalités de levée d'écrou terminées, nous nous retrouvons dehors, nous respirons à pleins poumons, il fait beau, le soleil est un peu pâle, mais pour nous il est beau, les gardiens sont beaux, tout est beau ; nous refaisons le même chemin qu'à l'aller-, donc nous retournons vers la gare, nous y voici, le wagon, , l'équipe de réception est là, les uns passent les consignes aux autres, les papiers et nous sommes invités à monter.

Dès que nous sommes sur la plate-forme, nous nous apercevons que ce n'est pas un wagon de voyageurs ordinaire, nous sommes dans un wagon cellulaire, à chaque bout les portes du couloir sont fermées par des portes en barreau de fer, les compartiments sont fermés par des barreaux de fer, avec une porte à barreau également ; et surprise nous ne sommes pas les seuls, le wagon est déjà complet. Une porte s'ouvre, le gardien me pousse et referme la porte : nous sommes séparés.

Mais dans le compartiment, où je me trouve il y a huit Français, je fais le neuvième.

Fin du récit de René BRIQUET qui clôt la seconde partie

A suivre...